

LES-AMIS-DE-LA^{Jr.} POLOGNE

REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF :
Rosa BAILLY

REDACTION et ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

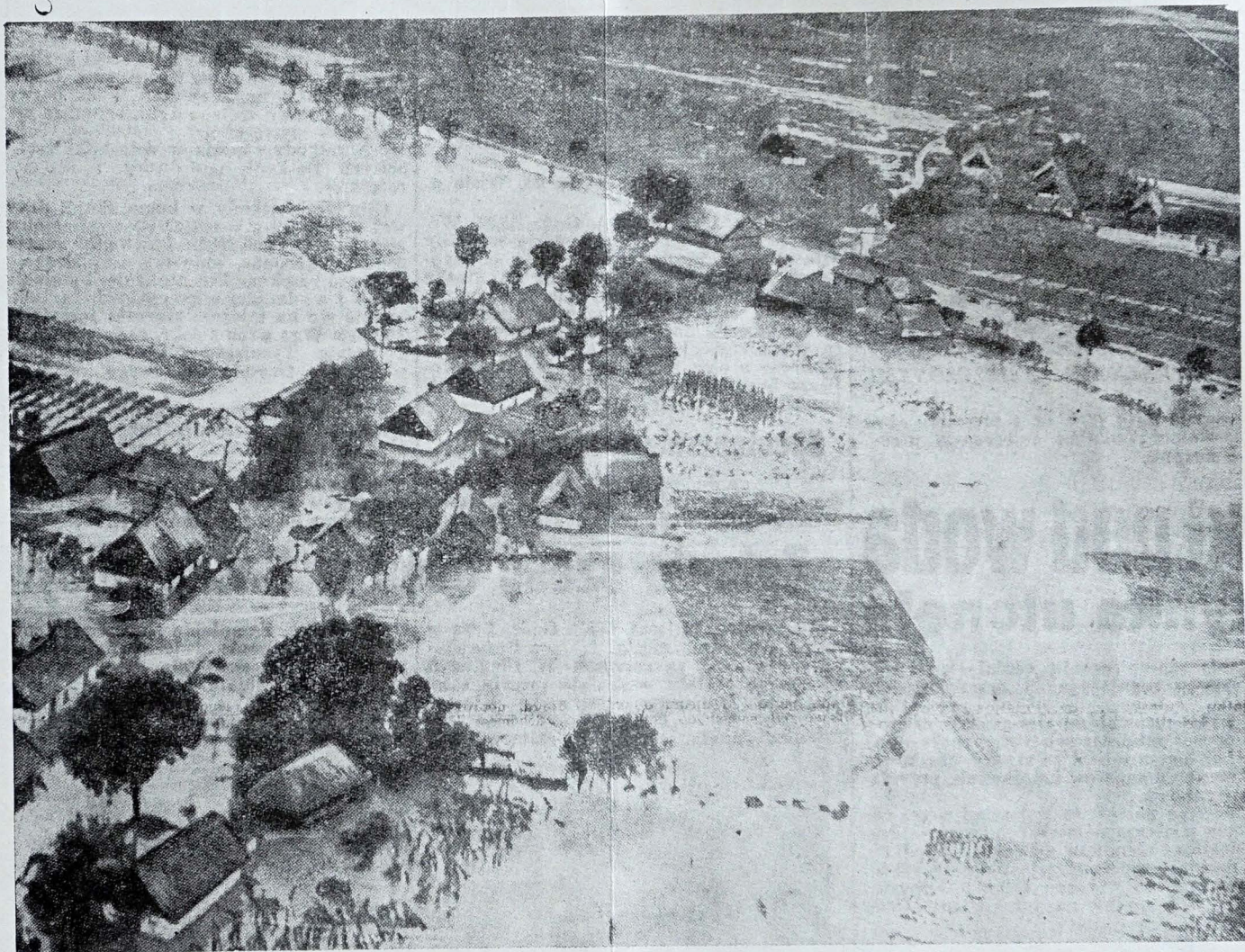
Les Inondations. — Le Cataclysme. — Cinéma. — « Bartek-le-Vainqueur », en 1914, n'a pas tiré : LUD. TOM. — Nouvelles diverses. — La Fondation de Kornik : W. N. — La Pologne chantée par les Poètes Allemands : ROBERT VIEUX. — Les Joyeuses Coutumes des Montagnards : « Le Bourso » : ANIELA STAPINSKA. — L'Action des Amis de la Pologne. — Remerciements.



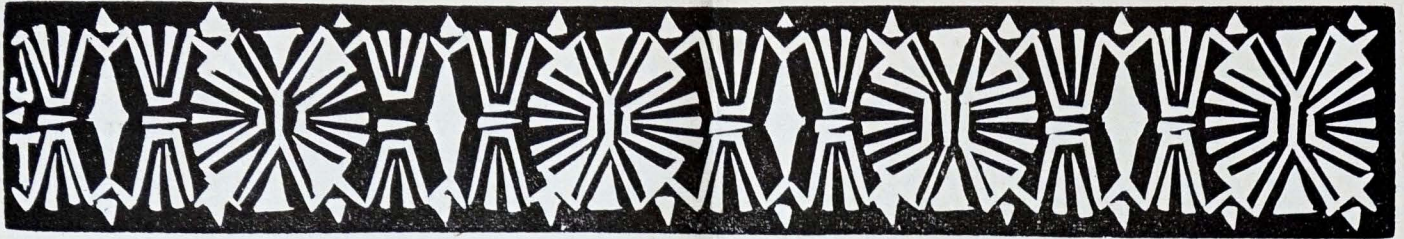
LA VISTULE A GRUDZIADZ

(Cliché Poddebski.)

LES INONDATIONS



Vue prise en avion



LE CATACLYSME



Qui s'attendait à l'épouvantable catastrophe ? Les paysans venaient de terminer la moisson. Les meules de blé s'élevaient dans les champs. On célébrait les fêtes traditionnelles, en remettant aux propriétaires des domaines une couronne tressée d'épis et de fleurs, parmi les chants des jeunes filles.

Les estivants se réjouissaient du beau temps, des excursions s'organisaient dans les montagnes. Les scouts et les éclaireuses, qui s'étaient hâlés quinze jours au bon soleil, apprêtaient leurs sacs, pour céder leurs camps aux camarades. Partout, l'animation joyeuse des vacances, des départs et des arrivées.

La pluie se mit à tomber. On peut bien supporter un jour de pluie. Personne n'y fit attention.

Elle se fit torrentielle. Elle dura quarante heures de suite, les 16 et 17 juillet. Et le cataclysme se déchaîna.

Les rivières se transformèrent en fleuves furieux. La petite Raba, puis le Dunajec, ensuite la Vistule et la Nida débordèrent. Les vallées du Podhale, au pied des Tatrys, puis la plaine aux alentours de Cracovie, Kielce, Sandomierz et enfin Varsovie, devint un lac démesuré d'où sortait seulement le faite des arbres. Les eaux emportaient les belles récoltes, et les cadavres des animaux. Même les agiles bêtes des montagnes n'avaient pu s'échapper. Cerfs, lièvres, sangliers, le gibier est détruit comme le cheptel.

Pendant plusieurs jours, se déroulèrent les scènes lamentables des inondations : les maisons cernées par les eaux, les habitants montant aux étages, puis se hissant sur le toit, leurs appels perdus dans le fracas du courant ; les réfugiés, sur les hauteurs, regardant passer les cadavres des bêtes, les gerbes déliées, les meubles, les poutres, entraînés par une eau sauvage et sale. Des voitures, rattrapées par le flot, des ponts cédant sous les coups de bélier des vagues, les voies de chemin de fer minées, et les rails suspendus dans le vide... La population des montagnes et du Podhale est coupée du reste du monde. Plus de trains, ni d'autobus, plus de téléphone, plus de lumière. Les vivres s'épuisent, on a faim, on a froid, on éprouve surtout l'angoisse de sentir la destruction s'étendre de plus en plus. S'en sortira-t-on ? Et les parents, les amis, dont on est sans nouvelles, ont-ils pu échapper ?

Les secours s'organisent tout de suite. Tout le monde s'y met, paysans, citadins, soldats. Mais que faire contre l'élément tout puissant, qui rompt les digues, et entraîne comme des pailles les blocs de ciment ! On essaye les barques, les canots à vapeur, les avions. On lutte dans la brume sortie de ces eaux comme une autre et sinistre inondation. On arrive à cueillir des réfugiés sur les arbres ; on en repêche qui flottent sur des portes ou des volets. On trouve les toits de chaume pour en sortir les paysans. Mais ceux-ci préfèrent mourir avec leur bétail. Que devenir s'ils perdent leurs vaches, leur unique bien ?

L'eau s'étend toujours. Elle entraîne tout, jusqu'aux cercueils des cimetières défoncés, qui suivent le courant avec les vivants à l'agonie.

Enfin, les eaux baissent. Les sauveteurs couverts de boue, épuisés, arrêtent leurs efforts de quarante, cinquante heures consécutives. Les rescapés avalent quelque soupe chaude, préparée en plein air. On compte les victimes, on calcule le désastre.

Sur la Pologne, à peine relevée des misères de l'oppression et des ruines de la guerre, s'est abattu un cataclysme sans précédent.

Des centaines de kilomètres carrés sont recouverts de rochers arrachés aux montagnes, la belle campagne fertile n'existe plus. Une boue épaisse

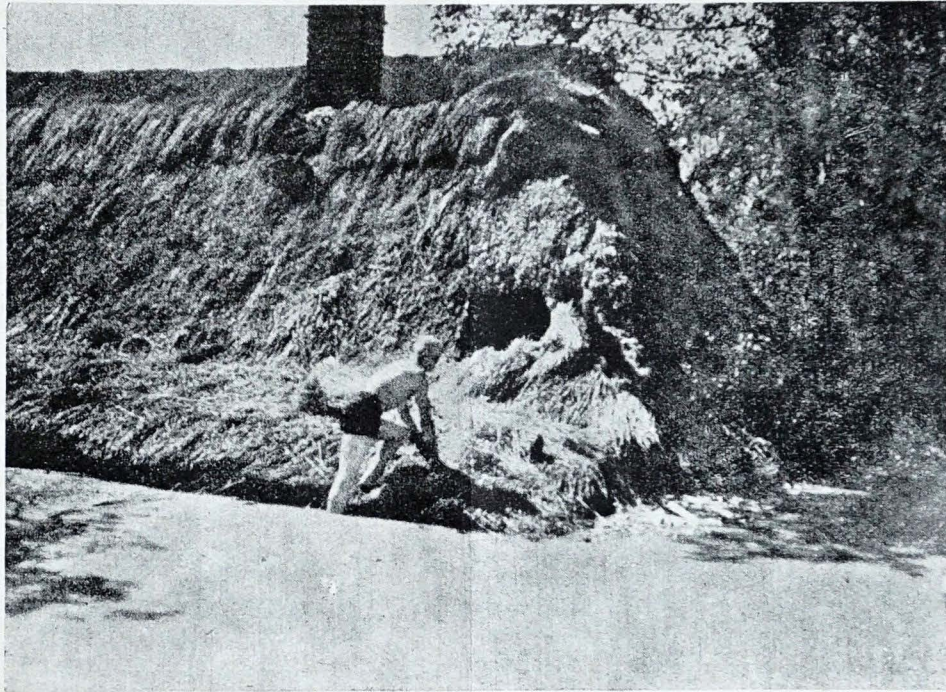
et fétide l'empoisonne, elle rend les puits inutilisables. Partout des charognes déjà en train de pourrir. Trop souvent, des cadavres humains. Les épidémies menacent.

Il y aura des routes à refaire, des gares, des voies et des ponts à reconstruire, des quantités de maisons, un millier de fermes !

Cette florissante Pologne du Sud ressemble à un cimetière, — un cimetière du travail humain.

Quelques chiffres

L'eau a dépassé son niveau normal dans les rivières de 5 à 7 mètres. Des maisons de Czorsztyn ont été transportées à 30 kilomètres.



Dans le seul district de Sandomierz, soixante villages ont été inondés ; les pertes sont évaluées à 12 millions de francs.

Dans le district de Rzeszow, 678 familles, soit 4.723 personnes, restent absolument sans ressources.

Pendant les quinze premiers jours, alors que s'organisaient les secours, les sinistrés n'ont pu recevoir par personne, en moyenne, que 1 kg 65 de pain, 200 gr. de lard, 300 gr. de charcuterie, 300 gr. de gruau, 100 gr. de sucre... On peut juger ainsi de leur épuisement.

Le désastre a plus ou moins touché 2 millions d'habitants, et 19 départements. Des villes comme Nowy Sacz et Rzeszow sont en partie détruites.

Au total :

trois milliards de pertes matérielles,

106 vies humaines,

cinquante mille familles dans un total dénuement.

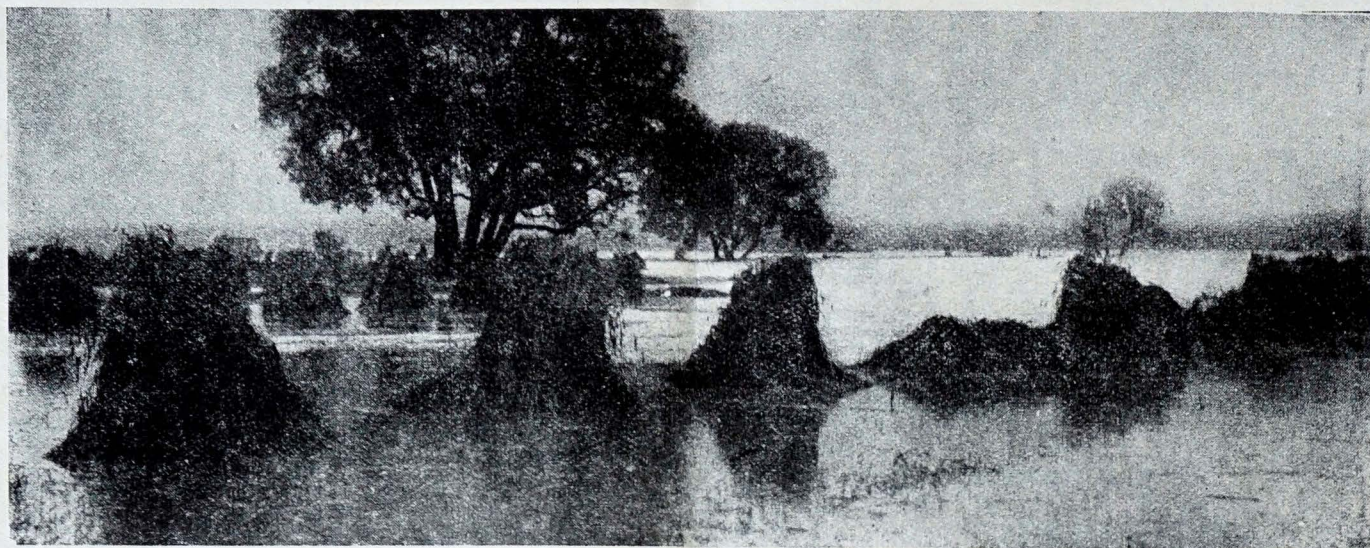
SCENES DE L'INONDATION

L'autobus

Le 16 juillet, écrit M. Ladislas Borez au *Courrier de Cracovie*, quand des masses d'eau arrachaient les arbres et les transportaient comme des plumes, le train venant de Stroz s'arrêta à 14 heures à la gare de Stary Sacz. Quelques voyageurs, qui se rendaient à Kroszow ou à Szczawnica, prirent place dans l'autobus, et attendirent impatientement son départ.

Lorsqu'il démarra enfin, tous se turent. On regardait la chaussée, car à Stary Sacz quelqu'un avait dit : « Vous n'arriverez pas ».

Le Dunajec, roulant de véritables vagues, avait atteint la route, et par endroits la recouvrait. Il n'avait plus l'aspect d'une rivière, mais d'un tourbillon irrégulier. Nous dépassâmes heureusement une surface inondée, une seconde, une troisième, puis nous descendîmes pour passer un pont déjà



menacé, et nous arrivâmes en vue de Kroscienko.

La joie qui se peignait sur les visages s'éteignit à la vue d'un spectacle vraiment terrible.

Sur plus de cent mètres, la route était recouverte d'eau, et les vagues bruyantes du Dunajec y rejetaient des masses de bois enlevées aux scieries et aux fermes de la montagne. Nous essayâmes pourtant de passer, malgré d'incroyables difficultés.

Il n'était déjà plus question de retourner au village de Lacka, car le torrent avait rompu le pont que nous venions de laisser derrière nous. Il fallut s'arrêter à un demi-kilomètre environ de Kroscienko, pour combien de temps, personne ne pouvait le prévoir, et au risque de voir l'autobus jeté à bas et entraîné par les vagues énormes et menaçantes. L'ayant donc recouvert de bâches imperméables, nous repartîmes. Il y eut un moment d'angoisse, lorsqu'une vague de quinze mètres inonda le moteur, et fit reculer l'autobus. Nous en eûmes le sang glacé dans nos veines ! Qu'allions-nous devenir ? le Dunajec grossissait à vue d'œil. Par bonheur, la vague nous laissa sur la chaussée, contre un tas de pierres, et nous nous mîmes à l'abri dans une maison de jardinier, inhabitée, au bord de la route. Nous nous arrangeâmes de notre mieux pour passer la nuit dans ce gîte. Quelques-uns même se mirent à plaisanter. Mais leur gaité dura peu.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'un montagnard accourut en criant, à notre grand effroi : « Messieurs, sauvez-vous, la Krosnica déborde ». Nous fûmes instantanément debout, mais sans savoir de quel côté nous arrivait cette nouvelle menace. Par la fenêtre, nous vîmes un océan d'écume et d'eaux troubles, qui envahissait le jardin, les champs et les vergers. En un clin d'œil, toute la vallée du Dunajec fut inondée.

Il fallait sortir, avant que les eaux qui déjà roulaient des maisons n'aient emporté la nôtre. Il fallait courir dans l'eau pendant 150 mètres, bagages à la main, et tout habillés, car il n'y avait

pas une seconde à perdre, pour se retrouver sur un terrain plus ferme, sur une pente, et dans la chaumière d'un montagnard. L'intérieur de nos valises, entièrement mouillé, ne nous permettait pas de changer de vêtements. Nous nous séchâmes devant le poêle, tout habillés. C'est le second jour seulement, l'après-midi, que quelques voyageurs purent atteindre Kroscienko en barque, et les autres attendirent deux jours encore avant de pouvoir se rendre à pied à Szczawnica, à 7 km. de là.

Fin de vacances

Le 16 juillet au matin, raconte M. Krolicki, je quittai avec mon frère Casimir et notre cousine Wanda, une fillette de onze ans, la maison de notre oncle Kowalczyk, à Chorzow. Nous allions à Lacka, où demeure notre famille. A 13 h. 35, nous arrivions à Stary Sacz par le train. Au moment de prendre l'autobus, pour continuer notre voyage, le caissier refusa de nous donner nos billets, les voyageurs allant jusqu'à Szczawnica ayant la priorité et l'autobus étant complet avec eux.

On nous pria d'attendre jusqu'à 17 heures. Mais quelques minutes avant le départ, on nous apprit que l'autobus ne partirait pas. Nous voilà donc en quête d'une voiture, Casimir ayant résolu d'arriver au moins à Rodzice. Nous parvînmes au Dunajec, qui grossissait considérablement. Passé le pont, à 300 mètres de là, l'eau commençait à sortir de son lit. Le cocher nous dit qu'il allait tout de même continuer.

Alors, une vague énorme vint renverser la voiture. Casimir put sauver Wanda et nous essayâmes de parvenir à un bois non loin de la route.

Avec bien de la peine, nous nous hissâmes sur un saule. D'autres personnes étaient là, mais impuissantes. Les pompiers de Stary Sacz, alarmés, vinrent dans la nuit, nous cherchèrent avec des réflecteurs, mais durent s'en retourner.

Nous avions affreusement froid. Il pleuvait, nous

tremblions de fièvre. L'eau transportait d'effrayantes quantités de bois. Nous perdions connaissance.

Au matin, l'eau nous avait atteints. Je me jetai alors à l'eau, résigné, avec l'espoir d'atteindre la terre. Je ne sais par quel miracle j'y parvins. Je courus au plus proche village chercher du secours. Ce fut dur, mais je parvins à trouver quelques cordes et des gens.

Nous essayâmes alors de lancer les cordes. Cet effort dura plus de cinq heures.

Enfin, Casimir en saisit une et l'attacha aux branches. Il voulait prendre la fillette avec lui, mais il essaya d'abord d'éprouver la corde. Il était à deux mètres du bord quand il défaillit, lâcha la corde. Je m'élançai vers lui, mais les vagues l'emportèrent. C'est ainsi que mourut mon frère bien-aimé.

A PORONIN

Les estivants de Poronin (près de Zakopane) commencèrent par prendre en riant la pluie du dimanche, sans imaginer qu'elle n'était que le début d'un déluge violent, qui dura plusieurs jours, et d'une inondation catastrophique. Personne, le dimanche, à Poronin, ne se doutait de la gravité de la situation. Nous restions à la pension, jouant au bridge, quand une femme de chambre entra au salon, essoufflée :

— Mesdames, regardez la voie du chemin de fer. La passerelle est emportée. Comment aurez-vous votre déjeuner ?

Nous courons toutes à la fenêtre, et pouvons voir la rivière, devenue énorme, jaune, écumante, roulant les troncs, frappant rageusement ses rives, envahissant les champs... Et la pluie continue...

C'est ainsi que Poronin fut coupé du reste du monde, et recouvert par l'inondation.

La gare ressemblait à un cimetière. Pas de fumée de locomotive, pas de voyageurs.

Dans la salle d'attente étaient assises de pau-

vres créatures : trente-cinq éclaireuses de Poznan, qui devaient ce jour-là retourner à la maison et qui étaient venues, sous la pluie battante, de Bukowina, à 10 km. de là. Cependant, leurs bagages, amenés sur deux voitures, étaient restés en route, par suite de la rupture d'un pont. Elles venaient d'apprendre que leur train ne partirait pas, les ponts étaient endommagés sur le Dunajec blanc. Le chef de gare prit en pitié les pauvres fillettes affamées et trempées, il leur fournit des tapis, des couvertures, de la paille, et les nourrit pendant trois jours avec ses propres provisions. Notre pension leur envoya des vivres chauds, et prodigua ses soins à plusieurs des jeunes filles, malades de froid.

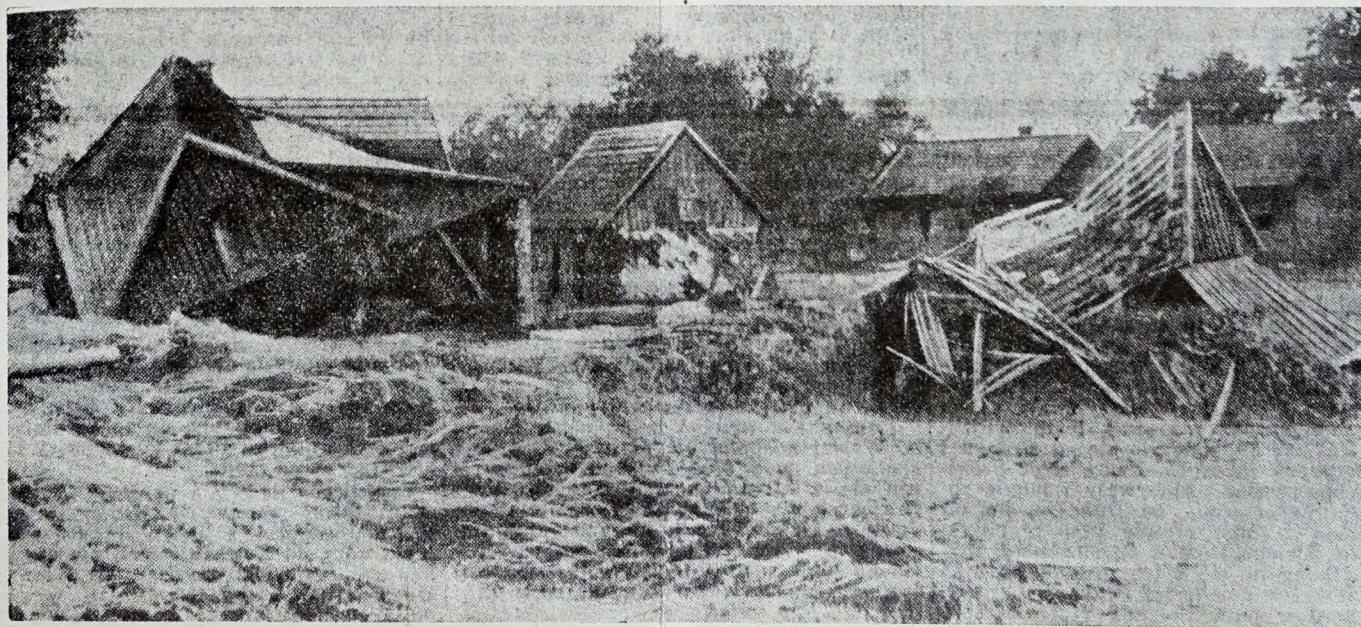
Cependant, la rivière devenait furieuse.

Des groupes de montagnards se tenaient de chaque côté du pont, n'osant se risquer à le traverser. Les gardes voies, dans des uniformes trempés et minables, surveillaient le pont. Soudain, tous les yeux se portèrent sur la passerelle en bois, qui servait seulement aux voitures et aux piétons, et dont on avait fermé l'accès au moyen de planches dès le début de l'inondation. Cette passerelle venait de se soulever par le milieu. Un moment d'attente, et avec un craquement bref, étouffé par le rugissement des eaux, elle s'effondrait dans le courant. Cinq minutes après, il ne restait plus trace de ce pont de 50 mètres de long.

Le flot battait constamment les piles du pont du chemin de fer, et creusait des golfes profonds dans la terre autour des piles. Deux heures après, la voie était suspendue en l'air sur une longueur de 30 mètres d'un côté du pont, et l'unique communication avec Zakopane était coupée.

La solidarité humaine se manifesta en ces tristes moments. Les montagnards vinrent en aide aux estivants, sans demander aucun paiement. Mais le pain fut vite épuisé, et l'on eut faim.

Le mercredi seulement apparut la colombe de



l'arche, sous la forme d'un avion du 2^{me} régiment d'aviation de Cracovie...

Du côté des sauveteurs

Autour de nous s'étendent à perte de vue les eaux du Dunajec, sur lesquelles monte le brouillard. La pluie cingle, aiguë, cruelle comme un bâton.

Nous tendons l'oreille aux cris enroués, étouffés, des sinistrés : — Au secours !

Du centre de la rivière, de quelque toit sans doute, se tendent vers nous les mains de deux personnes, au-dessus des vagues, à 300 mètres à peu près. Le toit chavire. A chaque moment, une vague le recouvre.

Sur un tertre, près d'un tas de foin, un cheval.



Nous entrons dans la salle de classe, où l'on a installé un poêle. Et nous reculons, devant le désespoir concentré dans la pièce.

Des nouveau-nés, demi-nus, pleurent. Les enfants pleurent, les vieilles femmes pleurent. Un groupe de vieux se tient au milieu, dans des guenilles détrempées. Eux se taisent. Aux femmes de pleurer. Est-ce que les larmes et les plaintes tirent de l'eau les chevaux, les vaches et les brebis, est-ce qu'elles rendront les charrettes et les charries, et le fruit du travail de toute l'année ?

Rien à manger, rien à semer.

Et il faudra défricher la terre ruinée, reconstruire la maison.

Nous baissions la tête...

A la poste, le téléphone tinte continuellement. Toutes les conversations roulent sur un seul thème.

— Pour l'amour de Dieu, envoyez les pontonniers au Grand Village, téléphonez-les. En ce mo-

Il mâche son foin. Il est tranquille. Il a du sang-froid.

— L'eau a déjà emporté sept chevaux de cet endroit-là, nous dit un paysan.

Nous reportons nos regards vers les inondés. Notre impuissance nous fait mal. Le courant noirâtre triomphe. Une poutre frappe les rocs de la rive. Ici, un radeau en pièces.

Quelqu'un s'est sauvé grâce à ce radeau.

Une main, dans le spasme de la mort, a heurté une planche, ses doigts ont glissé dessus, l'ont agrippée.

Nous voici à Wojnicz. La crue est arrivée si brutalement ici qu'on n'a pu faire évacuer à temps tous les villages. Nous allons à l'école, où sont réunis les gens privés de toit. Les autres sont... sur les toits.

ment, six enfants se tiennent sur un toit, faut-il qu'ils meurent !

— Pour l'amour de Dieu, les pontonniers à Bogumilowice, cinq personnes viennent de se noyer.

D'autres nouvelles, encore plus saisissantes :

— A Zakrow-sur-Dunajec, les deux tiers des habitants sont sur les toits. Si l'eau monte encore, ils vont tous être noyés. Envoyez les pontonniers.

On téléphone à la starostie, de la starostie à la woïewodie. Les pontonniers viennent. Une partie est arrivée en camion-automobile. Deux ou trois sont déjà au travail... Ils sauvent ! Nous voyons le visage noir, suant et souillé de boue des soldats, arrachés la nuit à leur sommeil travaillant depuis l'aube.

Des centaines de gens, trempés, raides de froid, affamés, épouvantés, regardent de tous côtés dans la nuit tombante s'ils verront enfin une barque venir vers eux avec les sauveteurs.



En canot

Parti de Varsovie en canot-automobile dans lequel ont pris place plusieurs membres du comité de secours, nous avons pu parcourir une partie de la région inondée des environs de Sandomierz. Toute cette plaine, où il y avait des villages et de petits hameaux, n'est plus qu'un immense lac. Justement nous passons à travers le village de Szewce. Du moins on se doute qu'il y avait un hameau à cet endroit, car, en ce moment, on ne voit apparaître, au-dessus de l'eau, que des toits de chaumières, et des toits de granges. Un peu plus loin nous traversons une forêt. On est envahi par un sentiment étrange. C'est bien une route de forêt que nous traversons, mais qui n'est plus qu'une rivière au rapide courant d'où émergent les cimes des arbres. Parmi les cimes de ces arbres nous distinguons un bateau à vapeur qu'entourent plusieurs canots qui sans cesse font la navette entre

le village voisin inondé et le bateau, pour ramener à son bord les sinistrés. C'est avec le plus grand dévouement que l'action de secours est menée partout. Nous rencontrons le propriétaire d'une barque qui a ramé plus de dix heures consécutives et a ramené à lui seul environ 300 sinistrés. Les paumes de ses mains sont enflées et tout endolories. Un propriétaire foncier de l'endroit qui a organisé une équipe de sauvetage dont il a pris la direction nous dit : « Ça ne va pas tout seul avec nos paysans. Ils refusent carrément de monter dans le canot sans leurs bestiaux. Ils disent que sans vache et sans cheval, un paysan ne vaut pas plus qu'une chique. Dans la majorité des cas, les paysans et leurs familles se réfugient avec leurs bestiaux dans les greniers de leurs chaumières. On s'approche d'eux en canot, on veut les sauver. Mais ils ne veulent rien savoir si on refuse d'emmenner leurs cochons. Pour le reste, ils s'en remettent à la grâce de Dieu ».



Sur les eaux débordées nous voyons flotter les corps de biches et de chevreuils qui ont été charriés ici de la région des montagnes. Un homme, employé au sauvetage, me dit: « Hier, dans tout un îlot, j'ai mis la main sur quinze lièvres qui s'étaient réfugiés là, vous parlez d'une aubaine ». Nous retournons à Sandomierz. Un soldat qui fait partie de l'équipage de sauvetage nous raconte que, dans le grenier d'une maison inondée, il a trouvé une douzaine de cochons qui poussaient des cris perçants, n'ayant sans doute rien mangé depuis deux jours. L'eau charriant entre autres, beaucoup de pommes, le soldat en a recueilli un bon kilo pour en nourrir les cochons. A Szczuczyn, on nous dit que la Vistule a rompu la digue qu'on avait défendue pendant 90 heures sans interruption, à la suite de quoi 15 hameaux ont été inondés.

Le woïewode de Kielce avec qui nous avons l'oc-

casion de nous entretenir nous déclare: « L'inondation est véritablement catastrophique. Dans la voïevodie les pertes peuvent être évaluées à 10 millions de zlotys. La lutte pendant 72 heures sans interruption par les détachements du 1^{er} et 2^e régiment des Légions, du 4^e bataillon des sapeurs-pompiers, par la police, les pompiers et des milliers de paysans bénévoles a permis, pour l'instant, de maintenir en état les remblais. Nous eûmes quelque difficulté à atteindre les sinistrés auxquels nous fournissons l'approvisionnement et le fourrage. Les bestiaux en avions, canots-automobiles, bateau à vapeur et même en de frères embarcation. Seulement l'action de sauvetage est menée avec le plus grand zèle, mais elle offre souvent des cas d'un véritable héroïsme. Dans certaines circonstances on est obligé de ramer pendant 7 ou 8 heures pour approvisionner les sinistrés ».

AU SECOURS !

D'un seul élan, tous les gens de cœur se sont portés au secours des victimes.

La population polonaise, d'abord, naturellement ! Soldats et aviateurs se sont prodigués, sauvé des dizaines de milliers de vies.

A Cracovie, à Varsovie, la jeunesse s'est employée à surveiller et fortifier les digues.

Le peuple polonais si durement atteint par la crise, et qui a multiplié les sacrifices pour le salut de sa reconstitution nationale, a trouvé encore des ressources pour les inondés. Nombreuses sont les familles qui ont recueilli des sinistrés. Tous les jours, par des annonces dans la presse, on offre de recueillir des orphelins.

Les dons en argent affluent aux Comités de secours.

Aide-toi, le ciel t'aidera !

M. Mussolini, le premier, a envoyé 600.000 francs. Les Soviets ont offert plusieurs wagons de semences de blé. L'Angleterre, la Belgique, ont organisé des souscriptions nationales. L'Allemagne a donné 1.000 lits d'acier avec sommiers à ressorts, et 15.000 outils agricoles et ustensiles de cuisine de première qualité.

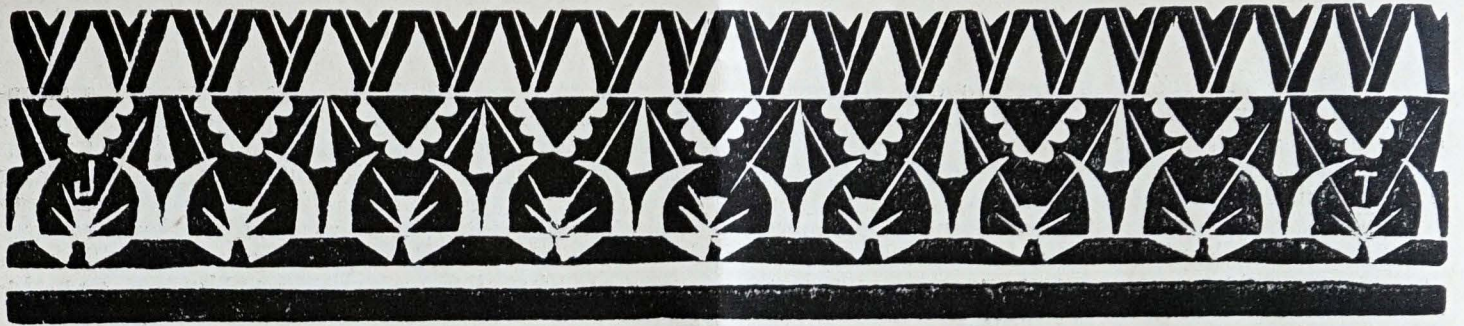
Que va faire l'alliée de la Pologne, son amie, sa sœur la France ?

A vous, lecteurs, de répondre !

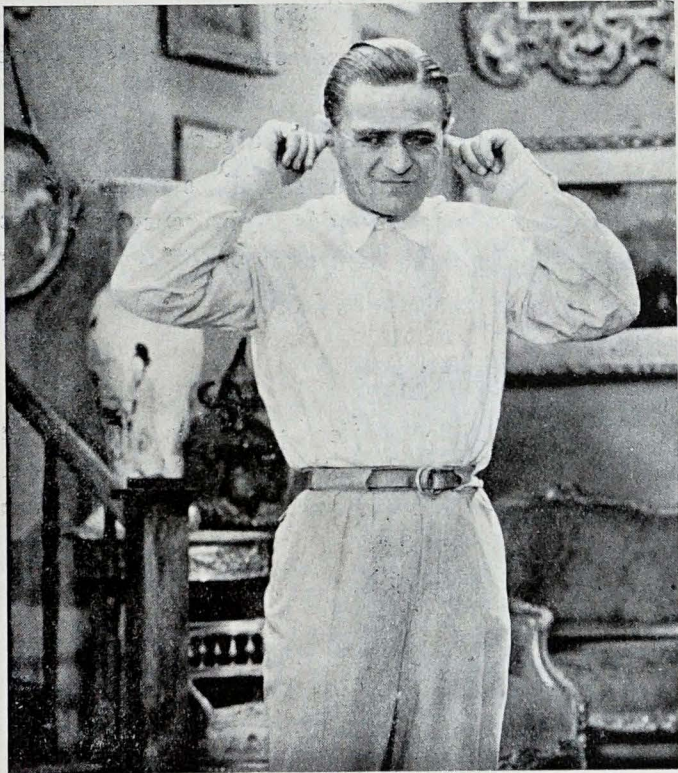
*
**

Les « Amis de la Pologne » organisent une souscription en faveur des Sinistrés polonais. Ils ont opéré un premier versement de 15.000 francs au Comité de Secours de Varsovie. C'est un peu... mais ils n'avaient pu atteindre, à cause des vacances, que quelques-uns de leurs adhérents.

A votre tour ! Au tour de vos parents, de vos amis, de vos relations ! Que toute la France vienne en aide à la Pologne si cruellement meurtrie. Les dons même les moindres, seront accueillis avec la plus vive reconnaissance par les « Amis de la Pologne » (Compte de chèques postaux : 880-96 Paris).



CINEMA



DYMSZA

Les établissements « Falanga » de Varsovie, viennent de présenter à Paris plusieurs productions polonaises.

D'abord un film comique : « *Chacun est libre d'aimer* ». Le principal rôle, Hipek, est tenu par l'excellent Dymsza, grand attrait des petites « boîtes » varsoviennes, dans le genre du Qui-Pro-Quo.

Ce petit homme râblé a le physique d'un gavroche qui aurait pris de l'âge : des traits vulgaires, des yeux expressifs, des mines de pince-sans-rire. Tout comme Gavroche, aussi, un cœur d'or dissimulé sous la blague, et une alerte intelligence, qui le rend maître de toutes les situations. Il triomphe où les autres pataugent, mais il est trop philosophe pour chercher autre chose en ce monde que la récompense de la vertu. Il est pour soi-même fort désintéressé.

Son partenaire est le bon comédien Maszynski, que nous avons déjà remarqué dans « Pan Tadeusz » où il représentait le Comte. Il incarne cette fois encore un hurluberlu sympathique : le compositeur Aloïs, perdu dans les nuages de l'amour et de la musique, un rien grotesque, mais sympathique à force de candeur.

Le film renferme de réjouissantes parties satiriques : on y voit la petite bourgeoisie varsoivienne, et son snobisme à bon marché. Les assurances sociales y sont spirituellement attaquées : telle bourgade se paie le luxe d'une maison d'aliénés, et il n'y a d'ailleurs pas un fou à cent kilomètres à la ronde pour l'utiliser.

Aloïs est épris d'une jolie petite bourgeoise, promise à un hobereau épais et riche. Hipek aime une malicieuse femme de chambre. C'est Hipek, bien sûr, qui réparera les sottises d'Aloïs et l'amènera au bonheur et à la fortune. Il le fait avec des gestes, des cris, des expressions qui ne sont qu'à lui et qui suffiraient à mettre la salle en joie. Pour dire : au revoir, Monsieur, il vous a une façon de souffler sur le dos de sa main en indiquant la porte, accompagnée d'un : « très honoré » dit sur le ton le plus sérieux, qui est irrésistible. Un créancier monte l'escalier d'Aloïs : l'ingénieux Hipek accroche à la porte une carte avec la mention « choléra », fourre dans le lit de son ami le masque funéraire de Beethoven, l'emmitoufle et le montre



UNE SCÈNE DE « LA PRINCESSE DE LOWICZ »

d'un air désespéré au créancier qui, bien sûr, prend la fuite. Hipek, en l'absence de son ami, se fait passer pour le compositeur de la romance qu'Aloïs a composée en regardant les moineaux se poser sur les fils télégraphiques, comme des notes sur une portée. On le prie de jouer ! Catastrophe ! Il s'installe au piano, retrousses ses manches et relève ses cheveux, prend un air génial ; quelque chose le gêne dans la sonorité, il enlève le couvercle, puis le devant, et son air devient de plus en plus inspiré. Les directeurs du théâtre le suivent des yeux avec stupéfaction, terreur, et sont enfin touchés de la grâce : il est génial ! La romance : « Chacun est libre d'aimer » va faire le tour du monde.

Cependant Aloïs, à la recherche de sa fiancée, va de mésaventure en mésaventure. Un village tout entier le poursuit ; dans sa course, il arrive à la bourgade où les autorités inaugurent cette maison d'aliénés dernier cri, destinée à rester vide. Avec quels transports de joie est donc accueilli cet affolé ! Vivat ! Vivat ! La musique joue le fameux toast polonais : « Cent ans, cent ans, qu'il vive cent ans ! » Et il est interné parmi les embrassades.

Vous pensez bien qu'il s'échappera, retrouvera Hipek, et se mariera selon ses vœux puisqu'il est devenu riche. Mais tous ces événements ne sont

qu'une suite de drôleries et de « gags ». On y goûte non l'humour anglo-saxon, ni les gaillardises françaises, mais une gentillesse bien polonaise, qui ne se permet aucune plaisanterie douteuse, dont la gaieté est tendre et légère. Toutes les âmes y sont généreuses, c'est un conte bleu sous des airs de farce.

La Princesse de Lowicz, à propos d'une jolie Polonaise dont s'éprit le Grand Duc Constantin, et qu'il épousa, évoque l'année 1831 et le soulèvement qui aboutit à la prise du Belvédère. Je me demande quels sentiments éprouve le public polonais, devant ces tableaux de l'oppression et de l'humiliation que ses grands-pères ont subies. Quant aux amis de la Pologne, ils ne sauraient regarder de sang-froid ces épisodes historiques et atroces : ce soldat que le Grand Duc étend à terre d'un coup de pied dans le ventre, ce jeune officier au visage intelligent et mobile qu'il soufflète, ces scènes quotidiennes de brutalité qui furent le pain empoisonné d'un grand peuple pendant tant d'années. On en a le cœur déchiré. Mais aussi, quand ce peuple se soulève, on oublie que l'on se trouve devant un écran, à Paris, un siècle plus tard ; ces images animées redeviennent la réalité qui vous emporte, parce que vous êtes Français, avec les Polonais, et



WEGRZYN DANS « LA PRINCESSE DE LOWICZ »



UNE SCÈNE DE « LA VAGABONDE »

vous roule avec eux dans un même flot d'enthousiasme et d'héroïsme. La « Varsoivienne » est une déesse comme la « Marseillaise », ailée, toute puissante. De chaque homme, courbé sous la fatalité, elle fait surgir le héros qui changera le destin.

Les mouvements des masses, dans le film, sont magnifiques. Il est à croire que l'esprit de leurs ancêtres a passé dans les figurants.

La princesse de Lowicz est la belle Smosarska, qui porte sur un cou majestueux une tête fine de statue grecque. Nous la trouvons touchante, mais trop passive. Elle sauve son mari par un mensonge quand les insurgés le cherchent. Elle lui pardonne vite ses accès de démente et de rage. Sans doute fut-elle ainsi dans la réalité : une enfant pieusement élevée, qui essaya de se comporter en épouse chrétienne, plutôt qu'en patriote.

Deux acteurs admirables pour les deux grands rôles : Wegrzyn incarne Lukasinski, l'officier conspirateur, qui, trahi, est dégradé, jeté au cachot, et délivré par l'insurrection. Wegrzyn n'est plus un jeune premier, mais l'éclat passionné de ses yeux dans son visage maigre et tendu lui permet de jouer l'amoureux repoussé, de même que le patriote martyr. La scène de sa dégradation quand il passe devant les troupes dans un sale habit de toile, enchaîné, et poussant devant lui la brouette du forçat, est magnifique et affreuse.

Jaracz joue le rôle ingrat du Grand Duc avec une puissance, une profondeur, une humanité, qui permettent de s'intéresser à cette espèce de monstre sadique.

Vraiment, rien que pour comprendre à quelle hauteur s'élève l'art dramatique en Pologne, il faudrait connaître ce film, quand même il n'offrirait pas une telle source d'émotion historique.

« *La Vagabonde* » déroule des péripéties assez banales dans la somptuosité du pays houtsoule. Les costumes des paysans sont une fête pour les yeux. Dans la réalité, c'est la fête de la couleur pourpre : sur l'écran, c'est l'éclat du blanc et du noir contrastés. On ne s'en lasse pas, ni du pittoresque des détails. Une civilisation originale le révèle à chaque tableau : dans la coupe des costumes, les maisons, les bijoux, les broderies, les étoffes, les ustensiles de ménage... Tout est nouveau, pour des Parisiens, de la plus fraîche et ravissante nouveauté. On n'a pas manqué de mettre en valeur



les coutumes et mœurs locales : noces, fêtes populaires, flottage du bois, chansons, ni cette corne si longue, si longue, de deux ou trois mètres, dont les bergers tirent des appels retentissants et harmonieux. Là encore, d'excellents acteurs, comme ce gros maire (Chmielewski), riche paysan, dont la figure épaisse exprime tour à tour la ruse, la malice et la sensualité, et quand il le faut, la résolution et le sang-froid d'un chef.



« Bartek-le-Vainqueur », en 1914, n'a pas tiré

(Journal de guerre d'un médecin de Poznan)

1870-1914: quarante-quatre ans de luttes acharnées dont l'enjeu était l'âme du paysan polonais. Que de choses ont changé pendant ce temps à Poggenbina, ce village symbolique où était né Bartek-le-Vainqueur (1) ! Les Prussiens ont-ils expliqué à son petit-fils, partant comme lui sur le front français quarante-quatre ans après, que « les Français, c'est les mêmes charognes que les Allemands, seulement encore pires » ? Lui ont-ils joué de nouveau : « Non, la Pologne n'est pas morte » en l'envoyant à l'attaque ? L'expression « Polnisches Schwein » était-elle aussi un « compliment » à l'adresse des Bartek-les-Vainqueurs de la grande guerre ?

Nous nous posions ces questions lorsque les régiments posnaniens marchaient sur Paris, étaient décimés à Verdun, parsemaient de leurs cadavres le Chemin des Dames et passaient une seconde fois la Marne... mais les Bartek se taisaient... Nous n'avons trouvé la réponse à ces questions que beaucoup plus tard, en 1934 seulement.

Nous avons sous les yeux les souvenirs d'un médecin polonais, le docteur Jacob du 3^e bataillon du 49^e régiment d'infanterie prussienne (le régiment de Gniezno), publiés sous ce titre : « Avec l'armée de Von Kluck vers Paris ». Jour après jour, l'auteur relate, sans prétention littéraire, des fragments de ces événements historiques. Son point de vue est lui-même très curieux : Comment se présente la guerre vue à travers la table d'opération d'un lazaret ? Et toute cette « gloire militaire », ces discours magnifiques, cette « mission historique », — comme tout cela change, vu sous l'angle d'un bistouri de chirurgien !

Le docteur Jacobson raconte avec beaucoup de détails, certainement sincères, comment il remplissait son devoir. Et sa tâche était rude, parce qu'un médecin opérant au front, dans la zone des opérations de l'artillerie, se trouve souvent privé des objets et des médicaments les plus élémentaires et les plus indispensables. Il n'avait même pas d'eau pour se laver les mains. Souvent, les obus entraient par la fenêtre et il était obligé de ramper à quatre pattes sur le plancher, car c'est la position la moins dangereuse dans ce cas...

Mais les véritables difficultés qu'éprouvait le docteur Jacobson provenaient de ce qu'il était polonais. Combien de fois ne le lui fit-on pas sentir !

On le soupçonnait sans cesse d'avoir des sympathies particulières pour les Belges et les Français. Il faillit même passer en conseil de guerre pour cette raison. Sa « sympathie » consistait à soigner avec un égal dévouement les Allemands et les autres. Si nous nous souvenons que pendant cette première période de la guerre, on ne faisait pas de prisonniers, — nous pouvons comprendre la fureur des officiers allemands enivrés par leurs succès en voyant les soins donnés par ce « Polak » (1) aux blessés des armées ennemies.

Les Français eux-mêmes étaient souvent surpris que ce médecin « allemand » veuille les soigner. Une fois, ils ne voulurent même pas le laisser approcher, bien qu'il leur déclarât qu'il était Polonais. Les Français étaient persuadés que le docteur Jacobson voulait les tuer avec sa seringue (car on ne lui permettait que l'emploi des seringues pour soigner les Français). Ce ne fut que lorsque le médecin leur récita le « Notre Père » en polonais qu'ils lui permirent d'approcher d'eux.

Combien de fois notre docteur dut intervenir avec un revolver ou avec une cravache, pour empêcher les soldats ou les officiers prussiens de détruire les petites propriétés, de voler et de massacrer la population civile. Et les temps n'étaient pas à la sentimentalité, nous en voyons de nombreux exemples dans ces mémoires : « Un soldat est trouvé, la gorge ouverte, dans un fossé de Valenciennes. En conséquence, on a fusillé plusieurs habitants du quartier. Or, plus tard, on a découvert que ce soldat allemand était mort d'un coup de baïonnette reçu d'un soldat français. »

« Je me souviens, — écrit l'auteur de ces mémoires, — de deux tableaux si caractéristiques qui font si bien ressortir la différence de race des soldats. Un jour que j'étais loin du front, dans un village appelé Beaulieux-les-Fontaines, j'arrivai à l'école. Un soldat était en train de briser avec sa baïonnette des instruments de physique, des petits objets, qu'on n'aurait pu trouver dans nos lycées (c'est-à-dire dans les lycées prussiens) et qui témoignaient du niveau élevé de cette école populaire.

— Qui es-tu dans le civil, demandai-je au vandale.

— Instituteur.

— Pourquoi détruis-tu ces choses sans nécessité ?

— Tout doit être détruit. Leur culture doit disparaître.

(1) Bartek-le-Vainqueur est le héros d'une nouvelle de Sienkiewicz : un paysan polonais de Poznanie, Bartek, prend part à la guerre de 1870, prend un drapeau, est fêté par ses chefs allemands. De retour à son village, il subit à nouveau l'oppression prussienne.

(1) « Polak » était un terme de mépris employé par les Allemands en parlant des Polonais.

— Qui te l'a dit ?

— Personne.

Je lui donnai un coup de cravache et j'abandonnai l'école. »

Comment se comportaient les paysans polonais, enrôlés de force dans les armées de leurs oppresseurs ? Le D^r Jacobson nous le révèle :

« Un certain paysan de Gniezno s'est plaint devant moi que le prêtre lui refusait l'absolution parce qu'il avait avoué à celui-ci que, bien qu'étant sur le front depuis le début des hostilités, il n'avait pas encore tiré un seul coup de fusil. Plusieurs de mes compatriotes m'ont affirmé qu'ils avaient fait toute la campagne, quelques-uns même ayant été plusieurs fois blessés, sans tirer un seul coup de fusil. Il y en avait même dans l'artillerie qui s'arrangeaient pour que les canons tiraient trop haut ou que les obus éclatent en l'air ou n'éclatent pas du tout. Tant que l'ardeur de leur tempérament et le danger immédiat n'entraînaient pas les Polonais, — la guerre leur était totalement indifférente. Les oppresseurs servaient sans le savoir les intérêts de l'ennemi. Le souffle

de la liberté volait vers les Polonais des tranchées de l'adversaire, — hélas ! avec le souffle de la mort.

« Comme les prêtres étaient de jeunes Westphaliens qui connaissaient bien le polonais, les soldats polonais parlaient devant eux à cœur ouvert. Bientôt cependant ils s'aperçurent que leur sincérité était dangereuse. Car les supérieurs savaient immédiatement qui avait dit telle chose et surtout quand il s'agissait de jugements plutôt défavorables aux Allemands. Aussi, les paysans polonais s'éloignèrent-ils rapidement de leurs prêtres allemands et, en même temps, des pratiques religieuses. Cependant, la piété de notre peuple n'avait pas diminué. Il m'est pénible d'écrire cela — mais que faire ? Du reste, je me suis souvent demandé si ces prêtres étaient bien des prêtres consacrés. Car, avant la guerre, il y eut souvent à la Diète, des interpellations à propos des « feldwebels » qui revêtaient la soutane pour écouter les confessions des paysans trop confiants. »

LUD. TOM.

L'Eloquence des Chiffres

Un emprunt de 2 milliards et demi

Un consortium anglais de l'industrie automobile se propose d'engager en Pologne un capital de 2 milliards et demi de francs.

Cette somme serait entièrement destinée à la création de nouvelles routes et d'autostrades en Pologne. Ce développement de voies de communication entraînerait naturellement celui de la motorisation. On pourrait en dix ans établir 5.700 kilomètres de routes. Cette année déjà verrait terminés les 500 premiers kilomètres, route dont le moyeu serait Varsovie. Les unes seront à soubassement de granit recouvert d'asphalte, et larges de dix mètres, les autres, larges de 8 mètres, seraient cailloutées.

La société anglaise a déjà accepté les conditions polonaises : le matériel sera exclusivement polonais, et le personnel ne comprendra que des Polonais. Ainsi, cinquante mille sans-travail trouveront un emploi.

En échange, le consortium anglais bénéficierait d'une réduction des tarifs douaniers pour l'entrée en Pologne de ses voitures et camions.

Un autre de 5 millions de livres sterling

L'Angleterre prend décidément la Pologne en considération, après l'avoir traitée un peu trop longtemps en « petit Etat ».

Elle offre un prêt de 4.800 livres sterling aux chemins de fer de l'Etat polonais.

Ce prêt rapportera aux Anglais 6 1/2 % d'intérêt et sera entièrement destiné à la pose de freins aux wagons de marchandises.

Cette destination peut paraître peu importan-

te : en réalité, l'application de ces freins permettrait d'augmenter la vitesse des trains de marchandises, et faciliterait ainsi le commerce !

La Pologne, du reste, estime qu'elle ne doit faire d'emprunt à l'étranger que pour le développement de l'outillage national. 60 % de travaux seront exécutés en Pologne.

Cet emprunt est maintenant conclu, la Pologne aura été ainsi favorisée du prêt le plus important qui ait été accordé ces années-ci.

Encore l'Angleterre

Les capitaux anglais en Pologne sont engagés en premier lieu dans les industries textile et sucrière, en donnant la préférence, d'une façon générale, aux placements sous forme de crédits et en cherchant moins à s'assurer des participations dans le capital actions des entreprises.

Pour ce qui est des banques, les capitaux anglais sont actuellement engagés dans la Anglo-Polish Bank de Varsovie (British Overseas Bank), dans la Banque de Commerce de Varsovie (Hambros Bank) ainsi que dans la « Powszechny Bank Depozytowy » (Johnson Matthey Ltd). Des rapports suivis existent également entre la « Bank Depozytowy » de Varsovie et plusieurs établissements anglais.

Ajoutons encore qu'un consortium anglais a mis à l'étude un projet d'électrification des chemins de fer de Cracovie à Zakopane.

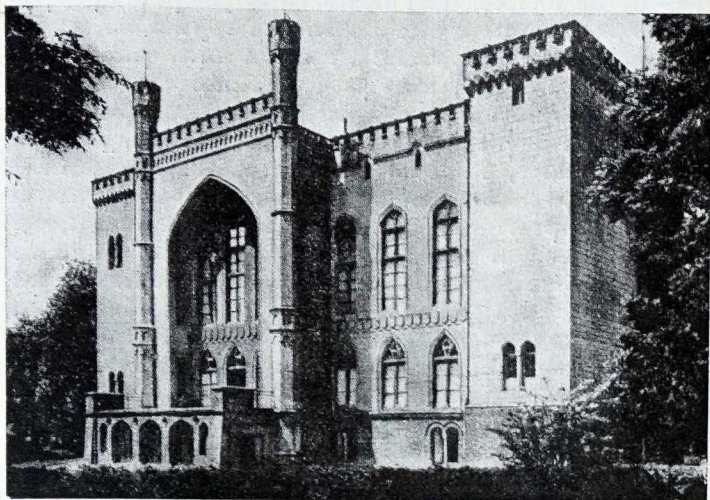
La France et les capitaux français ne voudront-ils s'employer eux aussi à la reconstitution de la nation amie et alliée, au lieu d'en laisser le bénéfice et la gloire aux Anglais ?



FILLETTE

par Marie OBRESKA

La Fondation de Kornik



LE PALAIS DE KORNIK

Voici déjà dix ans qu'un noble lunatique, un magnat qui menait une vie d'anachorète, grand patriote et grand philanthrope, le comte Ladislas Zamoyski, instituait une fondation nommée « les Institutions de Kornik », par laquelle il faisait don à la nation de tous ses biens mobiliers et immobiliers.

La vie et le caractère de Ladislas Zamoyski étaient étranges, aussi étranges certes que la façon dont il fit à sa nation ce cadeau royal. Qui ne se souvient de cet aristocrate ascète, plusieurs fois millionnaire, si dur et si exigeant envers lui-même, et si bon, si pitoyable envers autrui ? Qui ne se souvient du fameux « lit » de ce vieillard, dont on parlait dans toute la Pologne ? Aujourd'hui encore, on montre à Kornik la planche où il dormit pendant des années, la tête appuyée sur un gros dictionnaire anglais. On a transformé sa chambre en chapelle, et sur le gros dictionnaire se dessine la tête de Zamoyski, première ébauche de la nouvelle légende qui ne tardera pas à s'attacher à ces murs historiques.

Quelle est l'histoire de la fondation de Kornik ? Il serait trop long d'en rechercher l'origine. Peut-être la trouverions-nous dans l'atmosphère parisienne de la maison du général Zamoyski, à Paris, cette maison des bords de la Seine, pleine d'effluves post-romantiques et d'efforts réalistes patriotiques. Peut-être dans l'exemple de sa mère, si attachée au travail social et toujours si prompte à manifester sa bienveillance envers tous ? Il est de fait que la pensée de cette Fondation a mûri lentement dans l'esprit de Ladislas Zamoyski, elle s'y est développée malgré les avertissements de ses amis qui tentaient de le dissuader d'une expérience aussi grosse de risque, — avertissements qui se révèlent aujourd'hui assez fondés à certains points de vue.

Enfin, l'acte de fondation fut signé, et bientôt

après, en 1925, une loi fut votée pour accepter l'offrande généreuse au nom de la nation et pour lui donner une organisation légale, conformément d'ailleurs à la volonté de son fondateur.

C'étaient 55 millions de zlotys donnés à l'Etat, 165 millions de francs.

L'acte de fondation témoigne de la grande âme et de l'élévation d'esprit de son fondateur. On y trouve un profond idéalisme, un amour ardent pour la Pologne, l'attachement à l'église catholique, et — avouons-le sincèrement — un certain manque de sens réaliste. Car le point le plus important de la Fondation, c'est-à-dire sa destination, a été traité d'une façon superficielle et laisse une trop grande liberté d'interprétation à ses administrateurs.

Le donateur recommande d'abord de maintenir et de développer l'Ecole Ménagère fondée par sa mère à Kuznice, dans les Carpathes, puis de conserver en bon état le château de Kornik et ses bibliothèques, d'y créer et d'y entretenir un institut destiné à l'étude des questions forestières. Ensuite, viennent des recommandations d'ordre général : contribuer à l'éducation de la jeunesse, aider dans leurs études supérieures les jeunes gens particulièrement bien doués, et en même temps industrialiser et augmenter la valeur des biens de la Fondation.

Les biens de Kornik, y compris les possessions des Carpathes et celles des environs de Cracovie, donnés par Ladislas Zamoyski, comprennent 22.200 hectares de terres labourables, de bois, de prairies, de lacs, ce qui, avec les établissements industriels qui se trouvent sur le territoire de la Fondation, représentait une valeur un peu supérieure à 22 millions de zlotys. La Fondation devait rapporter chaque année environ 2 millions de zlotys.

Pourtant, il n'en fut pas ainsi. Pendant les premières années, la Fondation donna des revenus assez élevés, mais, depuis quatre ans déjà, elle subit des pertes. A l'heure actuelle, sa situation devient grave.

Le premier déficit, de 147.013 zlotys, apparut en l'année économique 1929-30, par conséquent au moment où la crise économique commençait à peine à se faire sentir. L'année suivante apporta un déficit de 520.750 zlotys. Les comptes rendus de l'administration n'ont pas été publiés pour les années suivantes, mais il est facile de comprendre, d'après la situation générale de l'agriculture en Pologne, et les impressions des personnes ayant affaire avec la Fondation, que la situation s'aggrave de jour en jour.

Quelles sont les causes de ce déficit ? Il faut reconnaître d'abord que des dettes alourdissaient la Fondation avant même qu'elle n'ait commencé à entrer en activité, et qu'elle ne possédait pas un fonds de roulement suffisant. Une aussi grande quantité de biens immobiliers exige au moins un million d'argent liquide comme fonds de roulement.

ment. Cette réserve n'existait pas. La chute catastrophique des produits de l'agriculture et de l'élevage ébranla gravement les bases économiques des établissements de Kornik. Mais ceci était-il suffisant pour ruiner Kornik ?

Le bilan de l'année 1927-28 montre un endettement de 3.370.835 zlotys ; cet endettement représente 5 % de la valeur des Etablissements. Ce n'est pas énorme.

Il faut évidemment chercher une autre cause au déficit grandissant. Les difficultés d'exploitation, liées à la crise, doivent pouvoir être surmontées ; ce n'est pas seulement un problème économique ; c'est un devoir vis-à-vis du fondateur.

Quel est l'état actuel de la Fondation ? Nous avons dit plus haut que les bilans des dernières années n'avaient pas été publiés. Cependant, les nouvelles qui viennent de Kornik éveillent l'inquiétude. La rente viagère que Ladislas Zamoyski a réclamé pour sa sœur, Mlle Marie Zamoyska, ne lui est pas régulièrement servie. Et l'on se demande si la Fondation pourra faire face aux obligations qu'elle a contractées, de par la volonté de son Fondateur.

La seule issue semble être le crédit. Mais la Fondation n'a pas eu de chance de ce côté.

Au commencement de l'année 1929, on s'efforça de trouver des capitaux de roulement. Des possibilités d'emprunt se dessinèrent sur le marché hollandais. On émit alors un emprunt de 1.200.000 gulden, mais on n'en recueillit qu'environ 25 %. Actuellement, les conjonctures seront-elles meilleures ?

Les noms des hommes qui font parti du Conseil d'Administration de la Fondation sont, sans aucun doute, une garantie de bonne volonté et de conscience dans la gestion de cette possession nationale. Cependant, il faudrait que la nation entière s'intéressât au sort de la Fondation du comte Zamoyski, afin de l'aider à passer les temps difficiles.

STEFAN W. WERNER.

(Un collaborateur du « *Courrier Illustré de Cracovie* » a pu parler avec Mlle Marie Zamoyska, sœur du Comte Ladislas. Voici ce qu'il rapporta de cette entrevue).

Avec des mots simples et sans prétention, sans chercher le moins du monde à faire de l'effet, la comtesse Marie Zamoyska, la sœur de Ladislas Zamoyski, se met à nous raconter ses souvenirs. Devant mes yeux se dévoile peu à peu la lutte opiniâtre menée par des gens au cœur d'or, rayonnant d'un haut esprit de sacrifice envers leur patrie, qui ont dû surmonter des difficultés énormes suscitées par les gouvernements oppresseurs pour arriver à servir cette patrie suivant leur idéal :

« Lorsque mon oncle Jean Dzialynski mourut en 1880, il laissa tous ses biens, c'est-à-dire Kornik, à mon frère. A cette époque, Ladislas se trouvait en Australie où il avait été envoyé comme ingénieur par le gouvernement français. Quand il revint à Paris, en 1882, on le mit au courant de son

héritage et ma mère et moi, nous partîmes avec lui à Kornik.

D'accord avec mon frère, ma mère fonda à Kornik une école ménagère pour jeunes filles. Ces jeunes filles étaient recrutées dans toutes les classes de la société, de l'aristocratie jusqu'au peuple. L'école jouissait d'une excellente réputation et les élèves y affluaient. Cette situation dura quatre ans.

Bientôt, le gouvernement allemand, et en particulier Bismarck, s'aperçut que non seulement les jeunes filles qui sortaient de l'école ménagère savaient coudre, faire la cuisine et tenir une maison, mais encore elles aimaient la Pologne et avaient appris à la servir. La Pologne devint, selon l'expression polonaise, « le grain de sel dans l'œil allemand ». Comme l'école n'acceptait pour élèves que des jeunes filles ayant terminé leur scolarité, il n'y avait pas moyen de la fermer. Bismarck décida alors de se débarrasser de ses fondateurs. Nous étions des ressortissants français. Ne voulant pas entrer en conflit avec la France, Bismarck interdit le séjour en Allemagne à tous les étrangers parlant polonais. Cette mesure fut prise en premier lieu, et peut-être uniquement, contre nous.

Lorsque mon frère demanda au « landrat » de Srem pourquoi on ne lui permettait pas « de dormir dans son propre lit », le landrat lui répondit naïvement :

— Vous pourrez bien venir de temps en temps à Kornik.

Nous rentrâmes à Paris, mais l'école subsista. Ma mère en avait confié la direction à une Française et à une Polonaise.

Nous nous retrouvions donc de nouveau en exil.

Il y avait six mois que nous étions à Paris lorsque ma mère reçut un télégramme de Kornik l'avertissant que la Française était gravement malade.

Nous souvenant des paroles du landrat, nous décidâmes de revenir à Kornik. Mais pour tromper la vigilance des autorités allemandes, ma mère passa par la Suisse et l'Italie et moi par Berlin. Nous nous retrouvâmes à Sroda, d'où nous nous rendîmes en voiture à Kornik.

Nous fûmes tranquilles pendant deux jours. Le soir du troisième jour, comme nous étions tous couchés, nous entendîmes des coups violents frappés à la porte. C'étaient des gendarmes prussiens qui venaient nous arrêter. Nous tinmes un rapide conseil. Comme les gendarmes venaient surtout pour ma mère, je décidai de me cacher et de me rendre à Srem, où je pourrais avoir des renseignements sur le sort qui lui serait réservé.

Je me glissai dans le parc par une porte de derrière et j'y restai plusieurs heures, cachée dans les buissons. Pendant ce temps, les gendarmes annoncèrent à ma mère qu'ils venaient l'arrêter et qu'ils allaient l'emmener à Srem. Ils voulaient l'emmener immédiatement, et l'on eut beaucoup de peine à leur persuader d'attendre à l'aube.

Pour pouvoir surveiller tout le château, ils s'installèrent près de la porte principale et près de la sortie aboutissant sur la terrasse et donnant sur le jardin. Ils ignoraient que le château possédait une entrée secrète, par laquelle je me glissai

pour arriver jusqu'à ma mère, que je trouvai en larmes.

— Maman, que va-t-il arriver ? demandai-je effrayée.

— Ne t'inquiète pas, ma fille, me répondit-elle courageusement. Souviens-toi que ton père était un insurgé (le général Zamoyski était l'adjutant du dictateur Chlopicki).

Nous nous embrassâmes, puis je me sauvai et par mes chemins détournés, je parvins à la route de Poznan.

Grâce à l'aide bienveillante d'un paysan, j'arrivai à Poznan et de là à Srem.

Le lendemain, la nouvelle de l'arrestation de la générale Zamoyska se répandit comme un éclair à travers la ville. Le landrat de Srem aperçut tout à coup une foule qui se dirigeait vers la prison apportant, l'un un oreiller, l'autre une couverture, un troisième des aliments, etc. C'étaient les élèves de l'école ménagère qui témoignaient ainsi leur reconnaissance à la fondatrice de cette œuvre, et qui avaient entraîné avec elles la moitié de la population de Srem. Devant cette effervescence, on ne garda ma mère que 24 heures en prison, mais elle reçut l'ordre de quitter immédiatement la Posnanie. Nous partîmes alors à Cracovie.

L'atmosphère du Wawel agit d'une façon apaisante sur nos nerfs exacerbés. Ma mère retrouva son équilibre spirituel et elle se mit à envisager la possibilité d'installer son école en Galicie.

Pendant ce temps, nous reçûmes une invitation pressante d'André Zamoyski, qui demeurait du côté hongrois, à Lubomla. Nous profitâmes de son invitation. Au bout de quelques mois, ma mère fit venir à Lubomla la directrice de son école de Kornik avec quelques-unes de ses meilleures élèves. L'école commença à se développer dans un nouveau milieu.

Mais comme Lubomla était un peu trop petit, ma mère se transporta avec son école au Calvaire de Zebrzydow. C'était en 1888.

A cette époque, mon frère Ladislas apprit que Zakopane devait être vendu aux enchères. Ma mère et lui réfléchirent longtemps, puis ils chargèrent un avocat de Nowy Sacz de les représenter à cette vente. Ce fut assez amusant. En plus de nous, il y avait trois acquéreurs, un Juif, Golfinger, un potentat allemand et une « Société des Tatra », qui représentait l'élément polonais. Les moyens financiers de cette société étaient assez réduits, aussi l'avocat de mon frère avait reçu des instructions particulières.

Lorsqu'on cria la mise à prix, les autres acquéreurs commencèrent à la faire monter en offrant plusieurs milliers de florins à chaque surenchère. Enfin l'avocat de mon frère jeta tranquillement :

— Je mets un centime de plus.

Ses concurrents firent encore monter Zakopane de deux mille florins environ, et l'avocat ajouta de nouveau un centime.

Cette scène se répéta trois fois de suite, enfin mon frère se trouva propriétaire de Zakopane. Longtemps après, on répétait encore dans le pays : « Zamoyski a acheté Zakopane pour trois centimes ».

Lorsque mon frère fut entré en possession de Zakopane, il dut lutter longtemps pour obtenir des frontières normales, et en particulier pour obtenir que le Morskie Oko restât en entier à la Pologne. Un procès interminable commença avec le prince de Hohenlohe, qui au début remporta trois fois la victoire. Mais mon frère ne céda pas. Le procès décisif eut lieu à Gratz. Je me souviens encore de la sonnerie du téléphone, un soir, tard, quand la téléphoniste m'avertit que Gratz allait parler.

D'une main tremblante, je saisis l'écouteur. Mon cœur battait à coups redoublés dans ma poitrine.

Tout à coup, j'entendis la voix étouffée de mon frère.

— C'est moi, Ladislas. Dis à notre mère que nous avons gagné.

En rappelant ces souvenirs, la comtesse Zamoyska a les larmes aux yeux. Cependant, elle se domine vite et continue son récit.

Nous fûmes reçus en audience par le pape, à cette époque. Il nous accueillit cordialement et commença une longue conversation. Comme mon frère se plaignait que le primat de Pologne était un Allemand, le pape lui répondit avec bonté :

— J'ai exigé de Bismarck qu'il accepte un Polonais, mais il ne veut pas en entendre parler. Cependant, mon fils, n'ayez pas d'amertume contre votre pape, car il aime vraiment votre grande nation et il souffre avec elle.

Et, se tournant vers ma mère, il lui dit :

— J'ai entendu parler de votre école de jeunes filles, et je vous déclare avec joie que c'est un bon travail social que de chercher à unir les classes de la société.

En me bénissant, il ajouta :

— Et vous, suivez les traces de votre mère et continuez sa grande œuvre.

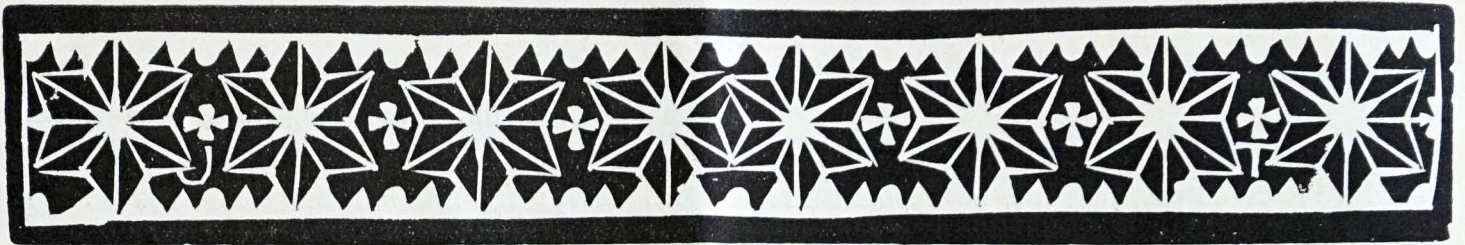
En 1891, on transporta l'école ménagère à Kuznice. Elle était très connue, et elle recevait des élèves des trois parties de la Pologne, et des différentes classes de la société, comme le désirait le pape. Il y avait environ 200 élèves. D'une façon générale, l'école a formé environ 6.000 jeunes filles.

Ces jeunes filles constituent comme une grande famille. Une fois sorties de l'école, elles appartiennent au « Cercle des anciennes élèves de Kuznice ». Ce cercle a des groupes dans une dizaine de villes polonaises.

Ma plus grande joie est d'aller voir mes anciennes élèves. Vous ne pouvez vous imaginer avec quel cœur elles me reçoivent. Cela vaut la peine de consacrer sa vie à une grande idée, lorsqu'on doit connaître, au déclin de cette vie, tant d'affection et d'attachement sincère.

Mais ma joie est peut-être plus grande encore, s'il est possible, lorsque je vois l'union qui règne entre mes anciennes élèves, sans distinction de classes... »

Après ces paroles, la comtesse Zamoyska se tut et s'enfonça dans le souvenir des années envolées.



La Pologne chantée par les Poètes Allemands

(suite)

De 1763 à 1772, c'est surtout la note *voltairienne* qui domine, d'autant plus que beaucoup de dissidents sont des protestants de langue allemande, et que l'agitation des diètes et des confédérations (entretenu par l'étranger) renouvelle un thème déjà rencontré à plusieurs reprises chez les écrivains allemands : la prétendue inaptitude des Polonais à se gouverner eux-mêmes. Aussi rencontrons-nous d'abord, vers 1770, toute une littérature (compilation savante, lettres, même une tragédie en 5 actes en prose) sur la question des confédérés et des dissidents, mais l'œuvre la plus caractéristique de cette période est un poème allemand... en français : la « *Guerre des Confédérés* » de Frédéric II lui-même, imitation (écrite en novembre 1771) de la « *Guerre civile de Genève* » de Voltaire, avec des procédés qui rappellent « la Pucelle » et « la Henriade » :

« Je vais chanter les exploits des guerriers
Que la Pologne au sein du trouble admire,
Ces grands héros, dans ce temps de délire,
Sans distinguer les chardons des lauriers,
Souvent par choix recueillaient des premiers.
Ce n'étaient pas des Hectors, des Achilles;
Enfants bâtards des discordes civiles,
Quoique hautains, entiers dans leurs débats,
Ils n'étaient point à vaincre difficiles
Et préféraient le pillage aux combats... »

Dans cette abominable satire, d'ailleurs antireligieuse autant qu'antimorale, Frédéric *calomnie sciemment* les patriotes polonais ; nous disons « sciemment », car ses « *Mémoires de 1763 jusqu'à 1775* » le montrent infiniment mieux informé des choses polonaises. Quel était donc son but en représentant les Confédérés de Bar comme des fanatiques, des imbéciles ou des fripouilles, en laissant éclater partout l'antipathie ironique et le mépris de la nation polonaise, en appelant gentiment son collègue de Varsovie « le *béni Stanislas* » ? L'œuvre n'était pas destinée à la publicité (elle ne parut qu'en 1789), mais elle fut envoyée (dit Arnold) à la cour de St-Petersbourg, à laquelle étaient précisément destinés les vers suivants :

« Mais Catherine, au fond de son palais,
N'y préparait que des liens de paix ;
Son noble cœur, rempli de bienfaisance,
Aux Polonais prêchait la tolérance. »

On le voit, c'est un billet-doux... politique, une manière de préparation... littéraire du premier partage ! On pourrait lui appliquer (en la détournant un peu de son sens ordinaire) une locution allemande bien connue : « *Galgenhumor* » ; c'est vraiment de l'humour de potence ! Et l'on voit par cet exemple comme le Roi-sergent avait tort de vouloir détourner son fils de la littérature et de la poésie, sous prétexte que cela lui ferait oublier l'art de gouverner et de faire la guerre : le « philosophe de Sans-Souci » savait mettre, à l'occasion, ses talents littéraires au service de son machiavélisme politique !

Un incident tragicomique de la guerre civile (l'enlèvement nocturne du roi Stanislas-Auguste par quelques confédérés, le 3 novembre 1771), fit en Allemagne une impression d'autant plus considérable que plusieurs Allemands s'étaient trouvés mêlés à la défense, puis à la fuite du roi, au cours de cet épisode romanesque qui servit de prélude, et même un peu de prétexte, au 1^{er} partage : Frédéric s'empressa d'ajouter quelques vers à sa « *Guerre des Confédérés* », et on composa sur le même sujet plusieurs « *Odes* » (dont l'une d'un Dantzickois), les « *chants allemands d'un Polonais à ses amis* » (1771), et même un *poème épique* (dû à la plume d'un « grenadier allemand de la garde lithuanienne à pied », disciple de Gleim, Klopstock et Kleist, égaré dans l'armée polonaise) ; tous ces poèmes expriment une vive sympathie pour le « bon roi » Stanislas-Auguste, la joie de sa libération, et une grande indignation contre les Confédérés de Bar (qui, à vrai dire, avaient commis là une violence regrettable en même temps qu'un acte impolitique).

Le 1^{er} *partage* lui-même déclencha, bien entendu, toute une littérature de manifestes plus ou moins officiels, de proclamations, de répliques, de pamphlets, de brochures de tout genre. A en juger par certains « *chants populaires* » (1), l'opinion publique allemande, égarée par les sophismes des « philosophes » et par l'hypocrisie des souverains, semble avoir tenu — en général — les Polonais eux-mêmes pour responsables des malheurs de leur patrie :

(1) Arnold en cite un, pages 76-77.

« Ainsi va la vie (dit un poème bavarois) :

Quand l'ordre et la paix
Ont disparu de la maison,
L'étranger a vite fait de s'y introduire
Et de la mettre au pillage. »

Parmi les écrivains antipolonais, *Arnold* cite un certain *von der Trenck*, aventurier et « philosophe », qui — après avoir servi successivement les trois puissances copartageantes — est devenu en littérature un ennemi acharné de la Pologne ; un pamphlétaire souabe, *Wekhrin*, qui prend toujours parti pour les puissances de proie et attend d'elles — réclame même — un nouveau partage des terres polonaises. Plus tard *Herder* (dans sa 10^{me} lettre sur l'humanité) niera la responsabilité de Frédéric le Grand dans les partages, tandis qu'un certain *Frédéric von Cölln* désignera au contraire le roi de Prusse comme le principal instigateur, mais pour l'en féliciter (...à la manière de Voltaire !) Cependant, dès 1773, la note sympathique se trouve chez l'auteur d'« Oberon », le poète *Wieland*, qui, dans son « Mercure allemand », malgré la prudence et le tact dont il fait preuve dans les questions politiques, ne manque pas d'exprimer sa sympathie pour la « malheureuse Pologne » et fait connaître au public cultivé l'héroïsme de ce *Thad-dée Rejtan* (immortalisé par Mickiewicz) qui, à la Diète de 1773, refusa obstinément, en dépit des haïonnettes moscovites, d'approuver par son vote le démembrement de la patrie. Enfin, le poète württembergois du « Sturm und Drang », *Christian Schubart*, (concitoyen du jeune Schiller sur qui il exerça une certaine influence à l'époque des « Brigands »), inséra dans sa « chronique allemande » en 1774 le 1^{er} « chant polonais » moderne, c'est-à-dire le premier poème dans lequel la sympathie d'un écrivain allemand pour les malheurs de la Pologne, s'exprime en accents vraiment *pathétiques* : La Pologne y apparaît comme une mère éplorée, les cheveux épars, le visage blême, qui se tord les mains en appelant les enfants qu'on lui a enlevés... Elle appelle Sobieski, son fils immortel... Elle voudrait mourir ! Hélas, elle ne le peut ! Elle est condamnée à mener une vie sans liberté !... (1) — Cette note sympathique, d'abord rare et presque exceptionnelle, va se faire entendre de plus en plus fréquemment au cours des années suivantes — surtout à partir de 1791, — et finira par dominer complètement l'autre son de cloche !

*
**

En attendant, de 1775 (ratification forcée du 1^{er} partage) à 1788 (convocation de la « Diète de 4 ans » qui fut comme la Constituante de la Pologne), la République complètement annihilée (au point de vue politique) par l'omnipotence de l'ambassadeur russe, — tente un héroïque effort de régénération économique, intellectuelle et morale : L'agriculture, l'industrie et le commerce redevien-

nent prospères ; des magnats commencent à libérer les paysans de la corvée ; une « Commission d'éducation » (premier Ministère de l'Instruction publique en Europe) réorganise l'enseignement... Le moribond semble revivre, et retrouve peu à peu ses forces...

A la même époque, beaucoup d'Allemands cultivés — qui ne connaissaient guère la Pologne que de nom — commencent à la découvrir : Ils rencontrent d'abord, de plus en plus fréquemment, dans les villes d'eaux des seigneurs polonais — aimables et somptueux, — de jolies dames polonaises (dont plusieurs furent admirées et courtisées par Goethe lui-même à Carlsbad) ; on adopte même en Allemagne plusieurs pièces caractéristiques du *costume national* polonais, comme la « polonaise » à brandebourgs dont il est question dans « Hermann et Dorottée », et Pierre Schlemihl (le héros de Chamisso, l'homme qui a perdu son ombre) est inséparable de sa « kurtka ». On admire les danses et les danseurs polonais : « La grâce est innée chez ces gens-là ! » (1) dit Goethe dans un bal à Carlsbad... Naturellement, il n'y a pas que des éloges : Ces hôtes sont parfois querelleurs et joueurs ; ils ont parfois un goût excessif pour les liqueurs fortes (l'expression « Voll wie ein Pole » date de cette époque). Mais on commence aussi à voyager en Pologne et à rédiger des *relations de voyages* : Arnold cite celles de l'astronome et académicien berlinois *Bernoulli*, du naturaliste *Zöllner*, de l'écrivain *Schulz* (observateur lucide et intelligent), du philosophe *Fichte*. *Goethe* lui-même séjourne en Pologne (du 3 au 10 septembre 1790) en compagnie du duc Charles-Auguste de Weimar et du directeur des mines de Silésie ; de Breslau, par Oppeln, il se rend à Tarnowitz, puis à Cracovie, fait un crochet vers Wieliczka, et revient par Czeszochowa ; excursion malheureusement trop rapide pour avoir été vraiment fructueuse. Ces voyageurs ont (en général) une impression de désordre, et même d'insécurité ; ils déplorent le contraste entre le luxe excessif de certains magnats et le sort misérable des masses paysannes (ces « ilotes en haillons », dit l'un d'eux). Certains pourtant, comme le médecin et poète silésien *Kausch* (dans ses « Nouvelles de Pologne ») expriment une ardente sympathie pour la nation polonaise, et un véritable enthousiasme à l'égard de la *Constitution* (malheureusement éphémère) de 1791 (1).

Les *historiens* allemands ont contribué, eux aussi, dans la 2^e moitié du XVIII^e siècle, à éclairer l'opinion germanique sur le glorieux passé de la Pologne et sur les causes de son déclin ; ils ont préparé ainsi des jugements plus équitables et plus indulgents ; ils ont frayé la voie aux travaux critiques — et considérables — du siècle suivant !

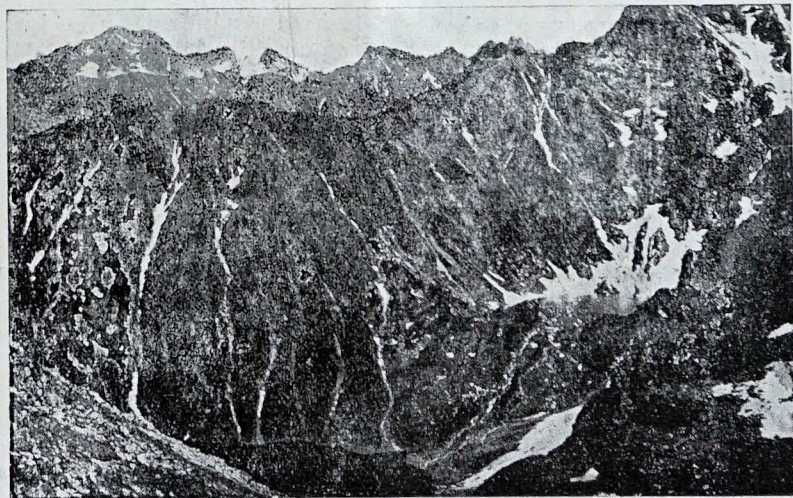
(A suivre.)

Robert VIEUX.

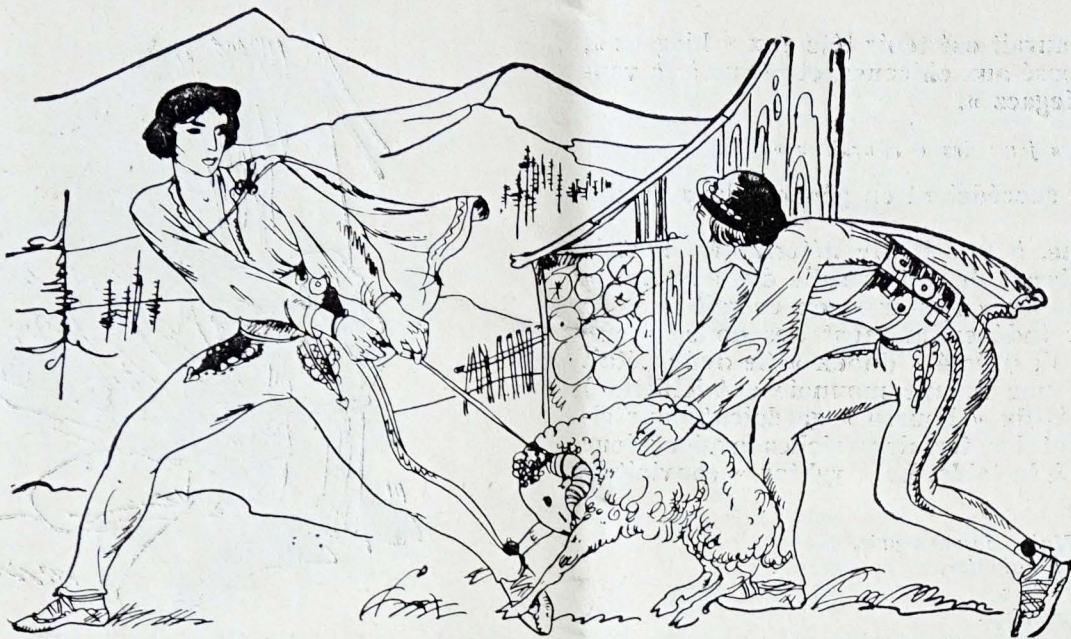
(1) « Die Grazie ist ihnen eingeboren. » — Plus tard *Heine* et *Hauff* feront l'éloge de la danse nationale « la Polonaise », propagée en Europe par les ravissantes mélodies de l'hetman Oginski.

(2) Mais l'ouvrage de *Kausch* (publié à Breslau en 1793) parut — comme plusieurs autres — sans nom d'auteur : Il n'était pas très prudent, en 1793, et sur le sol prussien, de glorifier la constitution polonaise !

(1) Voir texte allemand dans *Arnold*, pages 78-79. — Dès 1770, les confédérés de Bar avaient trouvé aussi un défenseur poétique dans un ecclésiastique d'Ulm nommé *Jacques Schultes* (1727-1771).



Dans les Monts Tatry



Les Joyeuses Coutumes des Montagnards : « Le Bourso »

Vestiges inconnus du folklore montagnard

« Lundi, Mardi,
Mercredi, Jeudi, Vendredi,
Dimanche, danse enragée,
Mon Dieu aimé. »

Organisation du « Bourso ».

Les « boursiens » étaient organisés d'après le principe de l'autonomie communale. A des époques régulières, avait lieu l'assemblée générale de ses membres qui élisaient « les autorités boursiennes », c'est-à-dire le « ryktar » (le maire) et deux « biegarz », ce qui signifie en langage populaire les jurés. Tous les trois jouissaient d'une autorité illimitée dans l'organisation de la fête, et, à cet effet, ils percevaient des impôts. Ces impôts consistaient en moutons vivants, en porcs, et en produits tels que le fromage, la bière et l'eau-de-vie. Les plus riches préparaient chez eux la bière et l'eau-de-vie dans leurs propres distilleries; plus tard, le gouvernement autrichien imposa ces distilleries et elles disparurent peu à peu.

Les autorités du « bourso » n'étaient contrôlées par personne. Le « ryktar » et ses deux « biegarz » disposaient d'une façon absolue du trésor du « bourso » tant que durait leur mandat. Ils divisaient les montagnards qui devaient participer à cette fête en plusieurs groupes, auxquels ils accordaient une certaine confiance et certains droits. Les richards, protecteurs de l'institution, possédaient les droits les plus étendus. Ensuite venaient ceux qui étaient beaux, sans considération de fortune, enfin, en tout dernier lieu, venaient les pauvres.

Les riches s'imposaient volontairement au profit du « bourso » ; ils ne regrettaient ni leurs dons, ni leurs sous, aussi était-il juste de leur accorder

les droits les plus étendus. Les beaux jouissaient également d'une certaine influence, car c'étaient eux qui donnaient le ton à la fête. Ils se voyaient octroyer des facilités particulières, et notamment un crédit à long terme, qui dépendait d'ailleurs de la sympathie dont ils étaient entourés. Quand la sympathie s'était affaiblie, on retirait au débiteur son crédit, sans égard à sa situation matérielle. On se conduisait parfois très durement, et même d'une façon inhumaine, avec le débiteur en disgrâce.

Même s'il se trouvait dans la plus extrême misère, on prononçait le séquestre de ses biens, et on procédait à son « exécution », c'est-à-dire qu'on vendait sa dernière brebis. Les « exécuteurs » étaient les « biegarz ». Le séquestre était accompagné d'un certain cérémonial. Les « biegarz » revêtaient des haillons sordides, ils se noircissaient le visage pour ressembler à des tziganes, et ils arrivaient à l'improviste à la chaumière du débiteur, où ils faisaient main-basse sur tout ce qu'ils trouvaient.

Pendant cette exécution, qui cependant n'était pas très gaie, ils chantaient des chansons de circonstance :

*Où es-tu, où es-tu?
Petit gâteau, où es-tu?
Dans la resserre, sur l'étagère,
Nous te prendrons dans un moment.*

*Ei, Byrka,
Où as-tu caché le fromage?
Où as-tu caché le fromage de chèvre?
On va te le voler.*

*Tu as chanté au « bourso »,
Dana ūno dana,
Maintenant sors de l'étable
Le robuste mouton.*

Personne n'aurait osé tenir tête aux « biegarz », on se serait exposé aux chicanes, et même à la vengeance des « biegarz ».

Les jeux des « boursiens ».

Les jeux se succédaient en général dans l'ordre suivant :

Le dimanche, à une heure déterminée, tout le monde se réunissait devant la salle du « bourso » et, sur un signe du « ryktar », on entrait dans la salle des fêtes. Indépendamment des dons en nature, on payait l'entrée 4 « dudek » (le dudek était à cette époque une menue monnaie autrichienne) que les autorités du « bourso » gardaient pour elles. Le maire et les fermiers riches avaient leur place marquée à la table. Le « ryktar » conviait le Maire :

*Monsieur le Maire, je vous prie,
Asseyez-vous le premier,
Car vous nous êtes
Effroyablement cher.*

*Et vous, parrains,
Où est la place jolie,
Et cette troisième place à côté,
Elle est encore très belle.*

Ceux qui n'avaient pas droit à une place d'honneur chantaient :

*Probablement, probablement
Je ne m'appellerai pas ainsi,
Pour que, pour que,
Je sois assis dans le coin.*

Le festin

Des fermiers âgés, choisis parmi les plus riches et les plus beaux, occupaient les places suivantes. Ils s'asseyaient tous avec leurs femmes. Ceux qui étaient tout à fait pauvres et les jeunes gens restaient debout dans les coins. Les autorités du « bourso », aidées de leurs familles, servaient les gens assis autour de la table. Sur d'énormes plats ils apportaient des rôtis de mouton, des fromages de chèvre, des galettes d'avoine, ils versaient de l'eau-de-vie et de la bière. Le maire recevait la traditionnelle « pâte d'ours ». Si Dieu n'avait pas favorisé les chasseurs qui devaient fournir le plat d'honneur, le maire recevait un cochon de lait rôti. Le festin durait très longtemps. D'après les récits de Byrcorz, on mangeait d'énormes quartiers de viande, on buvait d'énormes pichets de bière :

« Comment, comment, j'ai tant mangé. Il faudrait qu'on ajoute à mon estomac un estomac de cochon. S'il n'avait plus d'appétit, il se mettait à courir tout autour du « bourso » et tout de suite, cela allait mieux. »

Les gens mariés étaient obligés de s'amuser avec leurs moitiés, mais l'heureuse jeunesse avait le libre choix. Il fallait seulement faire part de son choix au « ryktar » pour éviter tout malentendu ultérieur. Si un jeune homme arrivait en retard à l'ouverture du « bourso », il devait accepter une jeune fille dont personne n'avait voulu, une laide par conséquent. Les jeunes filles choisies offraient à leurs partenaires une petite couronne verte ou une plume d'autruche, en chantant :



L'AVENTURIER PUNI

*Où est-il, où est-il,
Le lis va fleurir,
Les « boursiens » bruyants
Ont l'œil sur lui.*

*Où est-il, où est-il,
Le lis va fleurir,
La petite rose va fleurir,
Car les filles sont jolies.*

Les jeunes gens répondaient :

*Hije ino, hejje ino
Je rêve des cent jeunes filles,
Qui étaient heureuses
Comme une poule qui pond.*

*Elle tremble, elle tremble,
La petite plume d'autruche,
Celle qui me l'a donnée
C'est la fille du maire.*

Celui qui n'était pas content de celle qu'il avait choisie chantait :

*A quoi me servira
Cette rose verte,
Puisque cette jeune fille
Ne peut me plaire.*

Les jeunes filles restées sans cavaliers sortaient dans le vestibule et de là, elles regardaient les jeux pendant que les jeunes gens se moquaient d'elles :

*Elle a donné quatre « dudek »
Pour pouvoir danser.
Ils ont pris les quatre dudek
Elle est seule dans le vestibule.*

Des jeunes filles venaient aussi, auxquelles leurs parents, sans leur interdire d'assister à la réunion, n'avaient rien donné pour payer l'entrée et leur part des préparatifs de la fête. On leur chantait alors :

*Si tu avais donné quelque chose
Tu aurais dansé
Mais comme tu n'as rien apporté,
Tu ne vas pas faire vibrer la vie.*



ENTRE DEUX DANSES

Il était permis à ces jeunes filles de regarder les jeux jusqu'au coucher du soleil. A ce moment, les « biegacz » les renvoyaient chez elles, après les avoir bien régalingées de fromage de chèvre et de bière.

Les danses.

Pendant le festin, la musique jouait sans se lasser. Ils jouaient : « Quelles notes diaboliques, aux sons desquelles les pieds tout seuls se mettent à danser, même si l'homme était tout à fait pieux. » L'orchestre était composé à peu près de la même façon qu'aujourd'hui. Il y avait des violons, une sorte de biniou et deux basses. Après le festin, on enlevait la table et on plaçait des bancs le long des murs. Le « ryktar » priait le maire de donner le signal des danses :

*Je vous prie bellement, monsieur le maire, permettez-nous
[de danser.]*

A quoi le maire répondait :

Que cela vous conserve en santé, dansez.

La jeunesse se mettait donc à danser, et les vieux à causer bruyamment et avec cynisme. Les vieux fermiers qui racontent ces histoires disent :

« Ce brave vieillard, les mots lui sortaient de la bouche comme s'ils venaient du groin d'un cochon. Ils croyaient en un Dieu très ancien, mais qui sait si ce Dieu était une puissance divine ou une puissance diabolique ? »

Les danses ne différaient en rien des danses d'aujourd'hui. On dansait le mazour « qui pète le feu », la petite danse et la danse des brigands. On entremêlait les danses de jeux, « à la ryktar », à l'ours, au chat et à la souris, jeux qui malheureusement ont complètement disparu en Podhale.

L'échange des épouses.

Il arrivait souvent qu'au cours de la soirée, on changeait de danseuse, et cela avec le consentement exclusif des hommes. Les négociations et l'échange avaient lieu pendant les danses, au moyen de chansons. L'homme appelle l'autre par cordialité son frère :

*Mon frère, mon frère,
Echangeons nos épouses
J'en ai une courte et grosse,
Tu en as une longue et mince.*

Pour que le « frère » n'en tire pas argument à l'avenir, en dehors du territoire du « boursó », il ajoutait :

*Mon frère, changeons
Pour la danse d'aujourd'hui,
Je reprendrai la mienne au matin
Quand arrivera la fin.*

Il recevait cette réponse :

*Pourquoi, frère,
Ne te ferai-je pas plaisir aujourd'hui,
Puisque chaque bonne femme,
Le Seigneur Jésus l'a créée.*

Après s'être entendu de cette façon, on échangeait les épouses. L'échange avait lieu très rarement parmi les jeunes gens qui restaient fidèles à la jeune fille de leur choix jusqu'au matin.

*Toi, ma jeune fille,
Je ne te donnerai à personne,
Si tu me conviens,
Je t'emmènerai à la maison.*

*Je ne te donnerai à personne
Même s'ils me tuaient,
Même s'ils s'emparaient de moi,
Et s'ils me pendaient.*

Si le jeune homme touchait le cœur de la jeune fille, elle lui répondait :

*Mon cher ami
Je suis contente de te voir,
Plus jamais, à personne d'autre que toi,
Je ne ferai les yeux doux.*

Si au contraire elle avait un ami qui n'était pas présent au « bourso », elle chantait :

*Je chanterai, je danserai,
Je m'amuserai avec toi,
Mais mon cœur
Est de l'autre côté des vastes eaux.*

*De l'autre côté des vastes eaux,
Derrière la forêt verdoyante,
J'ai là-bas mon bonheur
Je le vois de temps en temps.*

Ou bien belle et sûre de soi :

*Ils ne me sont rien, rien,
Les « boursiens », rien,
Car je peux séduire
Un garçon étranger.*

Les chansons.

L'échange mutuel de pensées se faisait aussi au moyen de chansons. A une chanson, on répondait par une autre chanson, très souvent du cru de celui qui la chantait. Un jeune homme chantait par exemple à sa riche cavalière, en songeant au mariage :

*Je labourerais, je sèmerais,
Si je t'avais, jeune fille.
S'ils voulaient te donner à moi,
Il faudrait qu'on te respectât.*

Et quelqu'un du groupe lui répondait :

*Il labourait dans le poêle, il semait dans le poêle,
Il dormait sur le poêle.
Il avait un caleçon de toile,
Et il voulait la fille du maire.*

La fin des jeux.

Au début de la fête, les gens se tenaient très convenablement. Mais à mesure qu'ils buvaient de l'eau-de-vie, ils se laissaient aller. Selon la tradition, les femmes étaient plus portées à la débauche. Elles buvaient beaucoup, elles dansaient à en perdre le souffle, et souvent il fallait les éloigner, tellement leur aspect devenait inesthétique :

*Pourquoi es-tu si pressée aujourd'hui,
Les diables pourraient-ils te prendre?
Les diables sont-ils avec toi
Que tu parais si déplaisante ?*

Les femmes venaient très souvent sans leurs maris :

*Mon vieux, mon vieux
Amuse les enfants à la maison.
Le loquet est fermé,
Il ne viendra pas me chercher.*

On ne se battait presque pas au bourso. Si quelqu'un paraissait un peu exalté, les « biegoncz » le faisaient sortir et l'attachaient à un sapin, devant la salle des fêtes, où il pouvait tranquillement cuver sa colère jusqu'au matin. Le délinquant jurait, criait ; quand enfin il était calmé, il chantait :

*Ce n'est pas encore
Le dernier dimanche
Apaisez-vous, frères,
Nous causerons entre nous.*

Ou bien, sur un mode plus romantique :

*Ils m'ont attaché
A un sapin, et pourquoi?
Mon amante pleure
Quelque part dans un coin*

Vers minuit, les autorités du « bourso » répandaient du foin sur le plancher, devant leurs hôtes, en les priant d'aller chez eux se reposer. En quoi consistait ce repos et quels en étaient les résultats, les chansons nous l'apprennent parfaitement :



LE RETOUR DU « BOURSO »

*Si la soirée d'hier revenait
Le déjeuner serait plus gai aujourd'hui.
Ma belle jeune fille, à quoi te servent tes tresses,
Quand un berceau se balance devant toi.*

*Je n'aurais pas chanté, je n'aurais pas dansé,
Quand donc, quand donc cet instant reviendra-t-il?*

Souvenirs.

Au matin, les autorités du « bourso » éveillaient les hôtes qui dormaient encore. Ensuite, chacun retournait chez soi où l'attendait le dur travail, pour recommencer dans huit jours les mêmes folies. Les vieilles gens se rappellent avec horreur du « bourso » : « Dieu a voulu les punir, il leur a enlevé la raison, et ensuite il leur a envoyé la famine et le choléra ». Dans les chansons, on a gardé des souvenirs assez divers de ces jeux :

*Nous aurions été heureux
Sans ces « boursiens » ;
Le Seigneur Jésus s'est fâché
Le monde est aujourd'hui en larmes.*

*Où sont passés
Ces temps du « bourso » ?
Les gens les ont oubliés,
Les forêts s'en souviennent.*

*Il n'y avait pas, il n'y avait pas
De gens tels que le « boursien ».
Il buvait et il dansait,
Quand il voulait, il s'arrêtait.*



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



Le centenaire de Pan Tadeusz

Il y a cent ans, paraissait à Paris la première édition d'un livre qui devait charmer, enthousiasmer, éblouir le monde : Pan Tadeusz.

Le centenaire de sa publication a été célébré avec toute la solennité due à ce grand livre et à son auteur.

L'Ambassadeur de Pologne, le Musée Mickiewicz et la Bibliothèque polonaise organisèrent un magnifique ensemble de fêtes, auxquelles les Amis de la Pologne furent heureux de convier leurs adhérents. Plusieurs d'entre elles se déroulèrent au Collège de France, comme il se devait, Mickiewicz y ayant été professeur. L'une des plus pittoresques, à cause de son cadre, fut la pose d'une plaque commémorative sur la maison habitée en 1834 par Mickiewicz, dans cette rue de la Seine grouillante et ménagère.

Le Président de l'Académie Polonaise, Sieroszewski, et trois académiciens, MM. Kaden-Bandrowski, Kleiner, Miriam, étaient venus représenter l'Académie à ces solennités.

Les « Amis de la Pologne », venus en nombre, les accueillirent le 10 juin à la gare du Nord avec des gerbes de roses et des vivats.

Le 16, par les soins des A. P. et grâce à la parfaite obligeance de M. Menou, Inspecteur du service de la radiodiffusion, une séance consacrée à la Pologne était diffusée par le poste national radio P. T. T. à 20 heures : elle comprenait un beau et noble discours de Fortunat Strowski, membre de l'Institut, une causerie humoristique de Paul Cazin sur sa traduction de Pan Tadeusz, du Chopin interprété par le virtuose Dygat, et un « Improvisando » du maître Nowowiejski,

joué par le violoncelliste Mikulski et accompagné par l'auteur.

Plusieurs vitrines de librairies parisiennes furent décorées, grâce aux A. P., et constituèrent, pour le lancement du Pan Tadeusz dans la traduction de Cazin, des « reposoirs » où Wilno et la Lithuanie de Mickiewicz étaient rappelés par la Vierge de l'Ostrobrama, les palmes d'immortelles, les photos de Bulhak, les scènes du film Pan Tadeusz, etc. La plus grande de ces vitrines était celle de la Librairie Flammarion, boulevard des Italiens.

Le 17, le film « Monsieur Thadée », propriété des A. P., était projeté à la salle Adyar, devant une assistance d'ouvriers.

A Strasbourg

L'EXPOSITION D'ART GRAPHIQUE

Un visiteur de l'exposition d'art polonais au Palais du Rhin nous adresse ces lignes :

Des amis de la Pologne viennent de réunir dans la salle d'exposition du Palais du Rhin une collection précieuse de gravures d'artistes polonais dont on a signalé ici-même l'importance et la grande valeur artistique. Art original, fortement enraciné dans le sol national, expression vivante, pittoresque de l'âme de la Pologne héroïque, dont il reproduit les paysages, les plaines nostalgiques et les forêts séculaires, les légendes poétiques, le passé historique et l'épopée, les coutumes et les magnifiques costumes villageois qui ont su se maintenir vivaces et enchantent tous ceux qui ont voyagé en Pologne. Comme le voyageur qui, en pays étranger, se trouve brusquement en présence de figures connues de gens



VITRINE DE FLAMARION



A L'EXPOSITION D'ART POPULAIRE

de chez lui et qui parlent sa langue, après avoir contemplé ces œuvres avec toute l'attention que mérite cette belle manifestation artistique, après s'être efforcé d'en pénétrer la pensée, l'âme lointaine, le visiteur s'arrêtera devant une série d'excellents dessins et sanguines et mettra sans peine des noms d'universitaires strasbourgeois sous ces effigies si vivantes, d'une ressemblance frappante, dues au crayon de Joachim Beer.

On doit de la reconnaissance aux organisateurs de cette exposition qui nous donne l'occasion de connaître les œuvres de grands artistes étrangers et nous rappelle qu'il y a quelques années déjà, dans les salles du Musée historique, nous étions conviés à admirer d'autres aspects, d'un caractère plus populaire, de l'art polonais. A la vue de ces œuvres l'on se sent quelque peu coupable et humilié en songeant combien le public de nos pays d'Occident est généralement injuste à l'égard de ces maîtres étrangers, dont souvent nous ignorons jusqu'au nom et qui unissent dans leurs œuvres la force, la profondeur, la grâce primesautière et la poésie à une technique généralement excellente, qu'il s'agisse de ces beaux bois apparentés à l'imagerie populaire, ou de gravures et d'eaux-fortes subtilement nuancées et comparables à ce que font les meilleurs de nos graveurs modernes.

(Journal d'Alsace et de Lorraine.)

Nos cordiales félicitations à M. Hubert Gillot, président des A. P. à Strasbourg, qui sut donner tant de relief à notre exposition d'art graphique.

Une mention spéciale doit être faite aux tapis de laine

de la collection Charles Debrey, ces « Kilim » aux tons sobres, aux dessins géométriques très décoratifs.

Une série de poupées vêtues du costume national polonais aux couleurs vives et pimpantes, constituent un des aspects les plus pittoresques et qui n'est certes pas le moins séduisant de l'exposition.

M. Roland-Marcel, préfet du Bas-Rhin, a inauguré le 15 juin après-midi au Palais du Rhin une exposition de l'art graphique polonais, organisée par les Amis de la Pologne.

A cette manifestation assistaient de nombreuses personnalités parmi lesquelles : Mme Roland-Marcel, Mme la générale Walch et le gouverneur militaire de Strasbourg; Mme Schlienger et M. l'inspecteur général représentant M. Dresch, recteur; Mgr Douvier, représentant Mgr Ruch, évêque de Strasbourg; MM. Biolley, consul général de Belgique, Landucci, consul général d'Italie, le docteur Rakuzan, consul de Tchécoslovaquie, H. Bauer, directeur du Réseau d'A. L., J. Hoepffner, directeur des *Dernières Nouvelles de Strasbourg*, Altorffer, directeur des Cultes.

Mme F. Herrenschmidt, Mlle Mailier, directrice de l'Ecole primaire supérieure des jeunes Filles, MM. A. Bocard, vice-consul du Portugal, Collier, directeur de la Manufacture nationale des Tabacs, le général Winkler, le colonel Tinturé, commandant la Légion de gendarmerie d'Alsace et de Lorraine, le colonel Thouvenot, Haug et Lucius, secrétaires généraux de la Chambre de Commerce, Schoen, directeur du Crédit Industriel d'Alsace et de Lorraine, Becker, directeur de l'Office régional de statistique, G. Kranner, Reiser, etc.

M. Lechowski, consul de Pologne, entouré de ses collaborateurs, MM. Gillot, président des Amis de la Pologne, le Dr Aufschlager et Rueff, vice-présidents et la plupart des membres du comité de cette société, ainsi que M. Lechten de la direction des Beaux-Arts, reçurent à l'entrée les hôtes du Palais du Rhin. Ils étaient encadrés de charmantes jeunes filles polonaises au ravissant costume national.

Prenant la parole, M. Jerzy Lechowski, consul de Pologne, remercia d'abord de la façon la plus cordiale M. Roland-Marcel, préfet, le général Walch, M. Dresch, recteur, Mgr Ruch, d'avoir bien voulu accepter le haut patronage de cette exposition. A ses remerciements il associa la Société des Amis de la Pologne, que préside M. le professeur Gillot, M. Danis, directeur des Beaux-Arts, MM. Debrey qui a prêté ses riches collections et P. Horn.

M. le professeur Gillot, président des Amis de la Pologne, remercia après le consul les hautes personnalités patronnant cette manifestation d'amitié franco-polonaise. Il évoqua le souvenir de l'exposition d'art populaire qui, il y a six ans, fut organisée au Musée historique.

« Mais la Pologne, dit-il, qui nous apparaissait alors, représentée par les créateurs anonymes de son art populaire, celle qui, aujourd'hui, s'offre à nous si brillamment incarnée en le génie de ses artistes n'était, n'est plus pour nous, une Pologne serve et vassale, obligée pour s'exprimer, de ruser avec ses vainqueurs. C'est une grande nation débordante de vie, dont la magnifique vitalité s'affirme, audacieuse et libre, dans tous les domaines... »

En terminant, M. le professeur Gillot demanda à M. le Préfet de déclarer ouverte l'exposition.

M. Roland-Marcel, préfet, dans une élégante et spirituelle improvisation, remercia des aimables paroles qui avaient été adressées au représentant du gouvernement de la France, allié à la Pologne, puis il rappela des souvenirs personnels exaltant l'âme polonaise, imprégnée de civilisation méditerranéenne. « De telles manifestations, conclut-il, en félicitant le consul de Pologne et les organisateurs, contribuent à resserrer plus étroitement encore les liens qui unissent nos deux nations sœurs. Placée dans le cadre de la France, je déclare ouverte cette exposition de famille... »

Sous la conduite de MM. Lechowski et Gillot, l'assistance parcourut les galeries, pleine d'une vive admiration. Tout l'après-midi, ce fut un défilé d'amis et connaisseurs de l'art polonais.

E. M.

(Les Dernières Nouvelles de Strasbourg.)

A Toulon

L'EXPOSITION D'ART POPULAIRE

Le groupement local des « Amis de la Pologne » que préside avec tant de dévouement le général Henri Raymond, avait convié, jeudi, les Toulonnais à inaugurer, au Grand-Théâtre, une exposition d'art populaire polonais, et son appel ne pouvait qu'avoir la certitude d'un succès absolu.

Les invités qui avaient répondu avec empressement à l'appel du Comité, étaient reçus à l'entrée du Théâtre par des membres des « Jeunesses Patriotes » et tout un essaim de charmantes jeunes filles en costumes polonais.

Dès 15 heures, la vaste nef était emplie d'une assistance très nombreuse. Les autorités civiles et militaires étaient représentées et nous avons noté, au hasard du crayon, le vice-amiral Mouget, préfet maritime, commandant la 3^e région maritime; le général Cambay, commandant la 2^e division coloniale; le contre-amiral Juge, major général; M. Louis Martin, sénateur du Var; le commandant Paoli, représentant M. Escartefigue, maire de Toulon; les généraux Castaing, Loos, Ruef, Rigollet, Caillet; le colonel Rat, président de l'Académie du Var; le capitaine de vaisseau Fenouil, président des « Jeunesses Patriotes »; M. J. Bouillot, de la Ligue Maritime; MM. Slizewicz frères, directeurs de la Banque de Provence, descendants d'une famille de patriotes polonais; M. Emile Fabre, deuxième adjoint, retenu par ses fonctions de maire par interim, s'était excusé.

Avant le concert, M. le général Henri Raymond montra dans une très intéressante conférence et fort éloquemment quel était le vrai visage de la Pologne. « Mais il est un peuple sur lequel en toutes circonstances nous sommes sûrs de pouvoir compter, c'est le peuple polonais. N'ayons donc plus d'hésitation! L'incertitude, en politique extérieure, est le fait des mauvais joueurs qui misent sur les deux tableaux et ne font que la fortune des croupiers. Jouons hardiment la carte polonaise; je crois que nous n'aurons jamais à nous en repentir. »

C'est sous les applaudissements qui saluèrent cette superbe conclusion que se retira le général Raymond qui avait été véritablement admirablement inspiré.

LE CONCERT

Aussitôt après débuta un magnifique concert, grand régal pour les oreilles. Il nous permit d'applaudir, successivement, M. Girardo, qui interpréta d'une voix chaude l'hymne national polonais et « La Marseillaise » écoutés debout par l'assistance; Mlles Mireille Laurent, Andrée Echemann, Marguerite Baume, dans diverses œuvres de maîtres polonais. Après l'entr'acte, une courte causerie de M. Lafné-Lamford, l'éminent peintre, nous documenta sur l'art polonais dont on peut admirer, au Foyer du Théâtre, en ce moment, de remarquables échantillons. Et puis, à nouveau, nous eûmes le très grand plaisir d'entendre les mêmes artistes, en particulier Mlle Echemann, dont le violon sut nous faire apprécier un « Air Polonais » de Wienawski; Mlle Laurent, qui enleva avec brio une « Grande Polonaise » de Chopin, et Mlle Cécile Coquelin qui détailla avec beaucoup de sentiment deux « Chansons » de Chopin.

A la suite de ce concert, un champagne d'honneur réunissait au Foyer, autour du général Raymond, président des « Amis de la Pologne », M. Félix Giraud, ancien premier adjoint, vice-président; M. Miller, consul de Pologne, représentant le consul général de Pologne à Marseille, empêché; le commandant Paoli, représentant le maire de Toulon; les artistes qui avaient prêté leur gracieux concours; le commandant Laurent; MM. Slizewicz; Abel, conservateur du Théâtre; le représentant de la presse, etc.

Nos chers disparus

Après le général Eon, c'est M. Paul-Louis Vacquier qui nous quitte. Nous avons appris avec douleur le décès survenu le 12 juin de cet ami excellent, dévoué, modeste, toujours prêt pour le service de la Pologne. Il avait fondé le

groupe des A. P. à Boulogne-sur-Seine, et le maintenait vivant et actif depuis de longues années. Il emporte nos plus vifs, nos plus sincères regrets.

VIENT DE PARAITRE

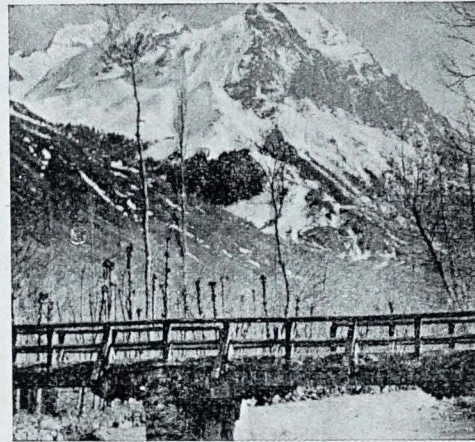
MONTAGNES PYRÉNÉES

Poèmes de ROSA BAILLY

Un volume : 15 francs

« Je m'arrête, je ne peux continuer cette lecture de MONTAGNES PYRÉNÉES sans laisser monter vers vous un cri d'admiration. Le vieux poète n'hésite point : c'est à vous qu'il décerne le plus beau laurier dans votre génération. »

Francis JAMMES.



Madame Rosa Bailly remercie de tout son cœur ses chers amis qui ont été si nombreux et qui ont mis tant d'empressement à souscrire à ce volume, le premier de son œuvre poétique. Elle n'oubliera jamais la joie et le courage qu'ils lui ont donnés au début d'une carrière aussi ingrate que belle.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Une superbe promenade en banlieue pour 5 francs

Ne restez pas à Paris, les jeudis, dimanches et fêtes.

Passez une très agréable journée à peu de frais dans les bois, les forêts et les parcs historiques de la banlieue.

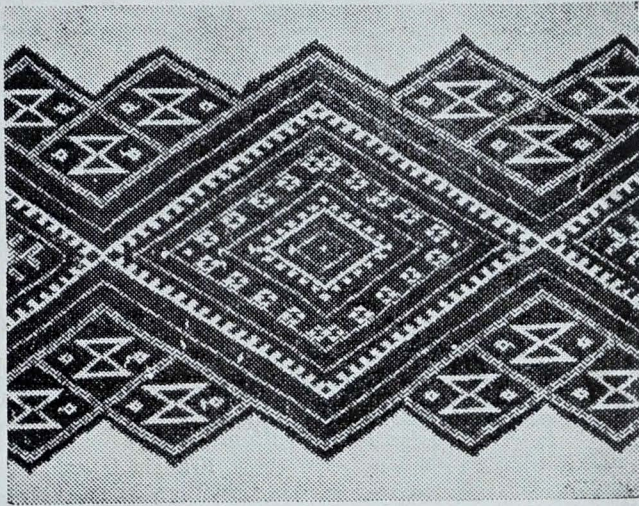
Pour cinq francs, vous irez de Paris-Saint-Lazare à l'une des gares de Garches, Vaucresson, Sèvres-Ville-d'Avray, Chaville R.-D. et retour ou de Pont-Mirabeau à Versailles et retour.

Vous avez la faculté de vous arrêter en cours de route et de revenir par l'une quelconque des gares du parcours de votre billet.

Les enfants de 3 à 7 ans ne paient que demi-tarif soit 2 fr. 50 et une réduction de 20 pour cent est faite aux groupes de 20 personnes.

Ces billets ne sont pas valables entre 10 heures et midi.

Pour tous renseignements, consultez les gares des chemins de fer de l'Etat.



BRODERIE HOUTSOULE

Remerciements



Pour votre générosité, que la crise rend plus méritoire, et qu'elle ne diminue pas, nous vous remercions bien fort, chers lecteurs et amis.

Nous avons reçu pour :

Le Monument aux Volontaires polonais

Abbé Unszlicht	20
Dr Fernet	20
Les A. P. d'Orléans	50
Les Mutilés du Havre	40
Les A. P. de Soissons	200
M. Corget	10
Mlle Pacewicz	20
Mme Alainska	50
M. Lutz (Rothau)	50
Les A. P. de Niort	207
Mme Bonnacarrère	160
Total	827
Listes précédentes	29.181,20
Total général	30.008,20

Les sans-travail

Anonyme	40
M. Lutz (Rothau)	50
Mme de la Bedozère	10
Mlle Taboureau	20
Mlle Tréglos	20
Abbé Unszlicht	10
J. Bonnet	2
M. Gougis	4
Mlle Lascouts	5
Mme Gellé	10
Lycéennes de Nantes	100
B. P. Dassonville	20
Mlle Omiecinska	5
M. Szeszniakowski	15
M. Lemoine	10
Total	311

Nos œuvres diverses

M. Falinski	10
M. Lheureux	2
M. Chesneau	2
Le chanoine Leroux	30
Dr Philouze	10
Mme Salvané	20
M ^r Bloud	26,50
Dr Des Cilleuls	5
M. André Durand	5
Mlle Schœll	10
Mme Chamborg	5
M. Larmignat	5
M. R. Séguille	10
Mlle Auboin	1
Abbé Molin	5
M. Gay	5
Mme Barrett-Spalikowska ..	8,50
Mlle Martin	6,50
M. Robert Chabrié	40
Chanoine Regottaz	10
Mme Zorn (Orléans)	20
Mlle Florimond	5
M. Lombard	10
M. Van der Heyd	5
M. Penvern	10
Mme Ayzac	2
M. Psarski	10
Mlle Flourac	5
M. Lejeune	28,70
M. Albert Dufoureq	90
M. P. Duménil	15
M. Messain	10
Mme Mayer-Clerc	2
Total	417,20

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE L'EST

Un nouveau moyen pour régler vos expéditions de marchandises

A partir du 1^{er} juillet, la Compagnie de l'Est mettra à la disposition de ses clients pour le règlement de leurs frais de transports de marchandises des carnets de fiches dites « fiches de contrôle ».

Ces carnets permettront d'acquitter sans formalités, ni dépenses supplémentaires, jusqu'à concurrence de leur montant, les frais afférents aux transports de marchandises expédiées soit en port payé, soit en port dû ou contre remboursement.

Votre gare vous donnera tous les renseignements utiles sur le mode d'utilisation de ces carnets.

CHEMINS DE FER DU NORD

Paris-Nord à Londres

1^o Services de jour.

Via Calais-Douvres. — Traversée maritime la plus courte. Service de luxe « Flèche d'Or » en correspondance avec le paquebot « Canterbury » mettant Londres à 6 h. 40 de Paris.

Via Boulogne Folkestone. — Service quotidien avec l'Angleterre. Voie très fréquentée par les touristes venant passer le week-end sur les plages françaises.

2^o Service de nuit.

Via Dunkerque-Folkestone. — Service journalier (1) sur l'Angleterre via Folkestone. Ce service permet d'arriver le matin à Paris ou à Londres et d'en repartir le soir.

(1) Sauf la nuit du samedi au dimanche au départ de Dunkerque et la nuit du dimanche au lundi au départ de Folkestone.

« NARODOWIEC »

Rue Emile-Zola, LENS (Pas-de-Calais).
Tél. 227 C/c postal Lille 166-57

Le grand Quotidien de l'émigration polonaise en France.

Le plus fort tirage des journaux polonais paraissant en dehors de la Pologne.

« ILUSTRACJA POLSKA »

Bi-mensuel illustré pour l'émigration polonaise



« GAZETA DLA KOBIET »

Bi-mensuel illustré pour les femmes

Le tirage utile de ces éditions dépasse 70.000 exemplaires.

Le « NARODOWIEC » seul compte 40.000 abonnés.

(Tirage vérifié par la Société de contrôle et de révision de Lille)

Faire la publicité dans ces journaux c'est toucher toute la clientèle polonaise dans la France entière !

Faites-en l'essai sans tarder !

Vous serez satisfaits !

Tarif de publicité et spécimens gratuits sur demande.

Prime à nos abonnés

A nos abonnés, nous offrons, à moitié prix, le bel ouvrage illustré de M. BAROT-FORLIÈRE : *Notre sœur la Pologne*, 6 fr. (au lieu de 12 fr.) pris à nos bureaux. Ajouter 1 fr. 50 pour frais d'envoi recommandé.

APPRENEZ LE POLONAIS

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Dame française souhaiterait être reçue dans une famille polonaise, ville ou campagne, à partir de septembre. Ecrire à Mme Giojyza, chez Mme Fabregoule, Volnay (Côte-d'Or), pour tous renseignements.

LIVRES ANCIENS sur la Pologne, en toutes langues, en tous genres : belles-lettres, histoire, politique, voyages, mémoire, religion, etc. S'adresser à M. S. Chmeljuk, 42, rue Denfert-Rochereau.

LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS REPANDU DES JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue de château, 35
LILLE Nord)

40 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERÇANTS!

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les polonais.

Le « WIARUS POLSKI » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.

On trouve aux Amis de la Pologne DES CARTES POSTALES

Série de 12 vues, en noir : 1 fr.; de 7 vues en couleurs : 1 fr. 50. Nouvelles séries : 12 vues, 2 fr. 50; vues d'après les eaux-fortes de Dyboska : 0 fr. 50 pièce.

DES AFFICHES

Varsovie, le Wawel, Wilno, Gdynia, Haute-Silésie : 10 fr. chacune.

DES POUPEES POLONAISES

pour cadeaux, ventes de charité, 12 fr., ou par poste, recommandée, 13 fr. 50.

NOTRE INSIGNE

En email blanc et rouge : 3 fr. Par poste recommandé : 3 fr 75.

Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Le Gérant : H. ANGLES

Rodez, imp. P. CARRERE (Maison fondée en 1624.)

LES AMIS DE LA POLOGNE

PRESIDENTS D'HONNEUR

MM. les Maréchaux de France FRANCHET D'ESPEREY, LYAUTEY, PÉTAÏN, S. E. le Cardinal VERDIER, le Pasteur BOEGNER, le Grand Rabbin Israël LÉVI.

MM. les Généraux WEYGAND, et GOURAUD.

MM. HERRIOT, PAINLEVÉ, PAUL-BONCOUR, R. POINCARÉ.

Président : M. Louis MARIN,

Fondatrice et Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

Vice-Président : M. Robert SÉROT, député, ancien sous-secrétaire d'Etat.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Principaux Comités et Groupements régionaux.

(suite).

LAVAL. — *Présidente* : Mme GRIMOD, présidente des Femmes de France ; *secrétaire* : Mlle GLINCHE.

LE CREUSOT. — M. MYARD, Directeur des Ecoles techniques.

LE MANS. — *Président* : M. le D^r OUDIETTE.

LYON. — *Président* : M. LHIRONDELLE, Recteur ; *vice-présidents* : MM. DUVIVIER, Directeur du Tout-Lyon, KOSZUL, ingénieur, PATOUILLET, professeur à la Faculté des lettres ; *secrétaires* : Mlle SOTTEAU ; *trésoriers* : M. FROMENT, libraire-éditeur, Mme NAUDE.

MARSEILLE. — *Président* : Colonel GUILLOT ; *vice-président* : M. LÉOTARD ; *secrétaire général* : M. RABILLOUD ; *secrétaires* : MM. ANTONOWICZ et BARBAUDY ; *trésorier* : M. MOUILLERON.

METZ. — *Vice-présidents* : M. PREVEL, ancien Maire ; M. PINON, vice-président du Tribunal civil ; Colonel DEVILLE ; *secrétaire général* : M^e GAUDU, avocat ; *secrétaire-adjoint* : M. FRESMAN, greffier en chef ; *trésorier* : M. RENAULD, banquier.

MONTLUÇON. — *Président* : M. COQUETON, ancien Chef de division de Préfecture ; *vice-président* : Mme FILIPPI, Directrice d'E. P. S. ; M. TOURAINE, Inspecteur Primaire ; *secrétaire* : M. GABRIEL, Directeur du C. C. ; *trésorier* : M. GAUME, professeur.

MONTPELLIER. — *Président* : M. Gaston PASTRE ; *vice-président* : D^r MARTIN ; *secrétaire* : M^e CHAUVET, avocat ; *trésorier* : M. SASSY.

MULHOUSE. — *Président* : M. DE RETZ, directeur général des Mines domaniales de Potasse d'Alsace ; *secrétaire général* : M. Roger DUMON ; *trésorier* : M. D'ANDON.

NANTES. — *Président* : M. LYNIER, sénateur, président de la Société de Géographie ; *secrétaire* : Mme POIRIER.

NIMES. — *Président* : M. PAGANELLI, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire* : Mlle GUERRE.

NIORT. — *Directrice* : Mme BONNECARRÈRE.

ORLEANS. — *Président* : M. BERGER, député ; *secrétaire* : Mlle TRÉGLOS.

POITIERS. — *Président* : M. PINEAU, Recteur ; *secrétaire* : M. Prosper CHANGEUR.

PONT-A-MOUSSON. — *Président* : M. GRANDPIERRE, Directeur des Hauts-Fourneaux.

RENNES. — *Président* : M. COLLAS, Professeur à la Faculté des lettres.

SAINT-JEAN-D'ANGELY. — *Président* : M. Arthur BONNET ; *secrétaire* : M. SALOMON.

SEDAN. — *Président* : M. MARTIN, pharmacien ; *secrétaire* : Capitaine ARNAUD.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY, Député, Maire ; *secrétaire* : Mme MOUTON, directrice du Collège ; *trésorier* : M. HENRY.

STRASBOURG. — *Président* : M. Hubert GILLOT, professeur à la Faculté des Lettres ; *vice-présidents* : MM. DEPECH, professeur à la Faculté de Droit ; RUEFF, s. g de l'U. N. C. ; LARUE, Proviseur du Lycée Kléber ; D^r AUPSCHLAGER ; *secrétaire général* : M. Droz, professeur ; *trésorier* : M. WENGER.

TOULON. — *Président* : Général RAYMOND ; *vice-présidents* : MM. FLEURET, SLIZEWICZ, GIRAUD ; *secrétaire générale* : Mlle FLOURAC ; *secrétaires* : Mlle GIRAUD, M. LAINÉ-LAMFORD ; *trésorier* : M. BEAUDOIN.

TOULOUSE. — *Président* : Comte BEGOUEN ; *secrétaire général* : M. DE FERRAND-PUGINIER ; *trésorier* : M. CUGUILLIÈRE.

TROYES. — *Président* : M. CHEVALIER, professeur.

VERDUN. — M. FASCINET, architecte.

VERSAILLES. — *Président* : N...

VICHY. — *Délégué* : M. BARDET-BESSE, architecte.